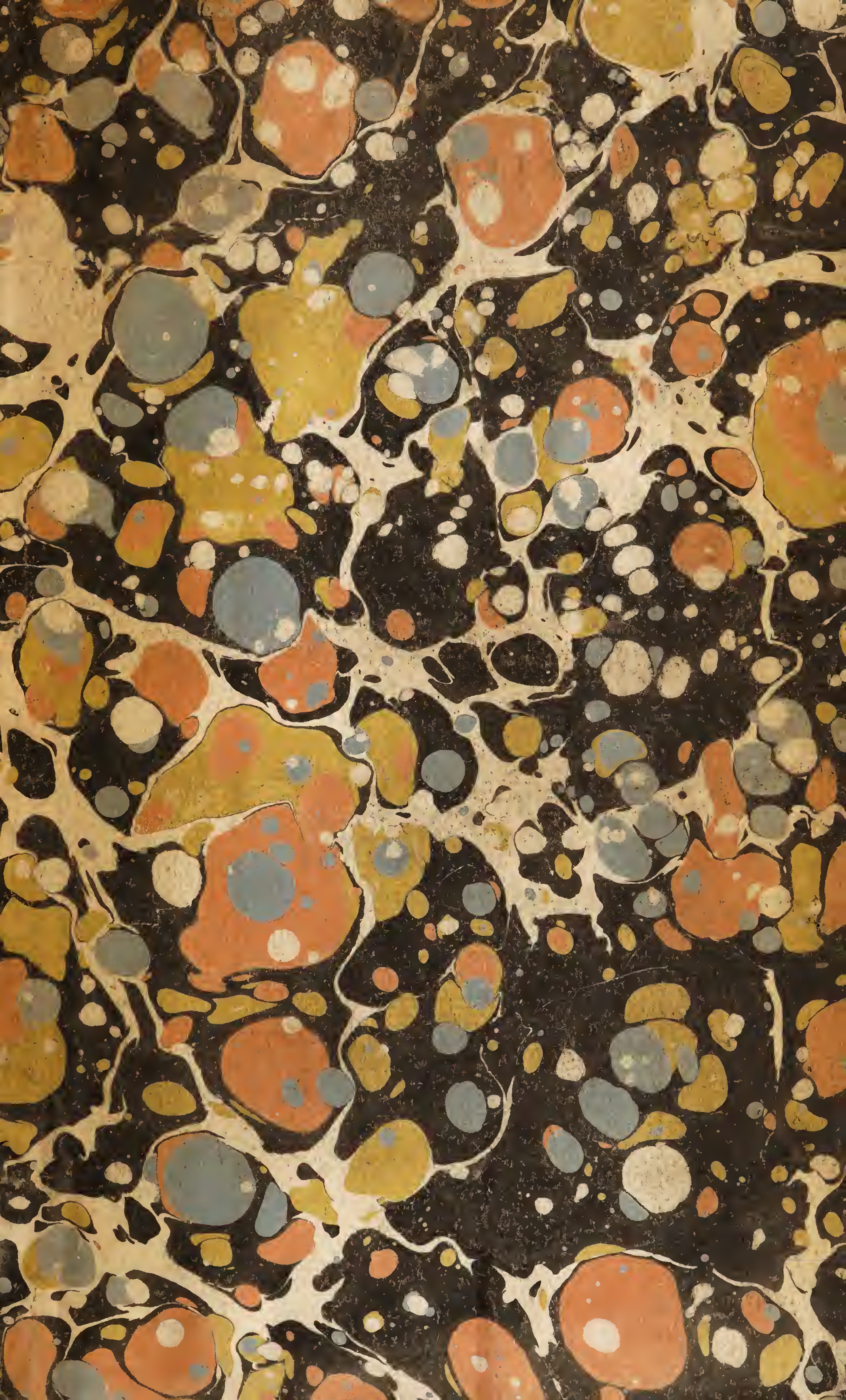


MÉMOIRES

SUR

LA FIÈVRE JAUNE,

Recueillis et Publiés

PAR

MESSIEURS A. FLORY et J. SIGAUD,

DOCTEURS MÉDECINS.



MARSEILLE,

IMPRIMERIE DE C. GUION, RUE D'AUBAGNE.

Juin 1822.



MÉMOIRES

SUR

LA FIÈVRE JAUNE.

RECHERCHES

Relatives à l'origine de l'épidémie de Barcelone, pendant l'année 1821, *par le docteur* François Piguillem, *médecin honoraire de la Chambre, professeur de clinique, vice-président de la subdélégation de médecine de Catalogne, associé de l'Académie médicale de Madrid, etc., etc.* Barcelone, 1822; avec cette épigraphe:

> *Utinam febres distinguamus à febribus, tempus à tempore, et modum à modo.*
>
> Torti.

La maladie qui a régné dans cette ville, appelée vulgairement et improprement fièvre jaune, a-t-elle été exotique, apportée de la Havane par des miasmes? ou bien s'est-elle engendrée dans le port, sans avoir été importée?

Pour ne point avoir, dans son temps, discuté mûrement un aussi intéressant problème, il en est résulté un grand nombre d'événemens fâcheux, qui probablement se reproduiraient l'année prochaine, si l'on n'avait pas assez de raisons puissantes

pour faire ressortir la vérité dans une matière aussi importante, non-seulement par rapport à cette ville, mais encore pour toutes les nations étrangères, et l'humanité entière.

Témoin oculaire de tout ce qui est survenu dès le principe d'une aussi déplorable catastrophe, je vais établir une série de faits, recueillis avec une entière impartialité, à l'appui desquels, je me permettrai quelques raisonnemens fortifiés de l'autorité des plus respectables écrivains qui méritent par leur expérience une confiance bien supérieure à celle qu'on peut accorder aux médecins qui ont traité cette matière, sans connaissances-pratiques.

Les hommes sages et impartiaux seront les juges légitimes et compétens; et c'est à leur opinion que sera soumise cette faible production. Toujours prompt à abandonner ma façon de penser, s'il s'en trouve parmi eux qui me fassent l'honneur de me refuter avec des argumens convaincans.

Si je montrais plusieurs observations, prouvant que dans les mois de mars, mai et juin de cette année, on a vu dans cette ville et dans Barcelonette, des maladies avec vomissement noir, jaunisse et autres symptômes alarmans; en outre de ce qu'on pourrait me dire que de pareilles affections étaient tout simplement spasmodiques (ou bien propres à certains individus, à raison de quelques causes particulières) d'autres pourraient

encore ajouter, que ces maladies ayant été antérieures à l'arrivée des navires de la Havane dans ce port, elles ne prouvent rien contre l'importation. Cependant on verra dans la suite de ce mémoire, que cette assertion n'est pas aussi à dédaigner comme elle peut le paraître au prime abord.

Le 28 avril de cette année, il partit de la Havane, un convoi de 56 voiles, se dirigeant vers divers ports de la Péninsule. La fièvre jaune ne régnait point à cette époque à la Havanne, et l'on ne sache point qu'aucun des navires qui vinrent à Barcelone ait touché à aucun port où régnait cette maladie. Comme ils vinrent avec patente nette, on leur donna l'entrée et on leur permit de débarquer leurs marchandises, conformément aux lois sanitaires.

Déclarer au public que la fièvre de Barcelone et de Barcelonette était exotique et apportée par les miasmes provenant des vaisseaux venus de la Havane dans ce port, c'est parler d'une manière vague, et indéterminée ; car c'est donner lieu à penser que tous les navires l'ont importée, ou qu'on ne peut point signaler ceux ou celui qui a apporté la maladie.

Peut-être, l'impossibilité même de montrer qu'elle était due à l'arrivée des navires, fut la cause qu'on annonça, peu de jours après, que la maladie, engendrée dans notre port, n'avait point acquis encore le caractère contagieux,

ce qui prouve qu'on avait reconnu une origine indigène à la maladie qui avait été caractérisée d'exotique et provenant des miasmes importés de la Havanne dans ce port.

Ainsi par la contradiction si manifeste qui ré-sulte de cette manière d'annoncer au public l'origine de notre maladie, on voit clairement qu'il n'est pas certain qu'elle fût venue de la Havane, et par conséquent on ne peut ajouter foi à son importation.

Mais lors même qu'on admettrait que cette fièvre eût pu être importée de la Havane (où elle n'existait point, lors du départ des navires que l'on a assuré en avoir été les conducteurs), il n'est point facile de croire à l'importation, si l'on s'arrête à la reflexion suivante. Le germe de la fièvre de la Havane étant apporté dans notre port par les navires formant le convoi, aurait dû l'être, ou par quelque individu qui eût la maladie (*contagium vivum*), ou par les effets imprégnés dudit germe, et que l'on croit pouvoir la transporter (*contagium in cis vel mortuum*). On ne peut en aucune sorte admettre le premier mode d'importation, parce que, ainsi qu'il a été dit d'une manière vague et indéfinie, que la maladie avait été apportée par les bâtimens venus de la Havane, on aurait eu une connaissance réelle et exacte du premier malade, sorti du navire qui l'aurait conduit, et il aurait pû et aurait dû être cité comme ayant été le foyer d'où étaient

sorties les premières étincelles ; de la même manière que l'on dit dans le temps, que le navire *le Dauphin* avait transporté la maladie de la Havane à Cadix en 1800, et qu'on l'a prétendu également à l'égard de plusieurs navires que l'on a cru en être les véritables conducteurs, suivant ce qu'attestent les défenseurs de l'importation.

Ne pouvant ainsi admettre le premier mode d'importation, voyons si la maladie nous a été apportée par les effets qui auraient été imprégnés dudit germe. Ce dernier, ou miasme exotique, serait venu en état gazeux, ou en état de nature et permanent. Il serait absurde d'admettre la première supposition, puisque les partisans de l'importation croyent eux-mêmes que l'air libre est le meilleur, et l'unique moyen d'amortir ou de détruire l'activité de ce prétendu germe.

Il était donc nécessaire qu'il vint en état naturel et permanent; et dans le cas où il se serait introduit à la Havane dans les navires, il aurait été plus régulier qu'il se fût fixé dans les ballots de coton, de cuirs et autres marchandises, provenant de ce pays, que dans les cordages et la mâture de ces navires, lesquels exposés aux vents, aux pluies et à d'autres causes, durant la traversée, auraient pu être plus facilement purifiés que les objets dont se composait la cargaison.

Si on eût soupçonné que les marchandises portées par les susdits bâtimens renfermaient le germe

de la fièvre jaune de la Havane, elles auraient dû être séquestrées immédiatement, il aurait fallu les sortir toutes indistinctement des magasins où on avait permis de les introduire et les éloigner de la ville, comme étant autant de foyers d'émanation nuisibles et suspectes.

Qu'on ne dise pas que quelques-uns des navires, venant de la Havane, pour avoir perdu un ou deux hommes dans la traversée, aient subi, à leur arrivée dans notre port, quelques jours de quarantaine, et que l'on ait soumis les marchandises, regardées contumaces par les lois sanitaires, à une purification, parce que ce germe si terrible s'étant montré dans le port en même-temps qu'on aurait dû éloigner tout de suite les navires suspects, il aurait été pareillement convenable de retirer des magasins les cotons, les cuirs, etc., pour procéder à une autre purification plus exacte et plus rigoureuse ; car on devait présumer qu'ils renfermaient les miasmes de la même manière que les cordages et la mâture des bâtimens, et que quoique corps inertes, ils pouvaient se développer sous l'influence des causes propres à cet effet, et par une conséquence naturelle, on aurait dû intercepter toute communication entre le port de Barcelone et Barcelonette, évitant avec la plus grande attention le toucher et tous les modes de relation, et regardant comme suspects tous ceux qui sortirent des navires, on n'aurait pas dû, sous aucun prétexte, leur permettre

l'entrée dans la ville, afin qu'ils ne pussent disperser les miasmes dont pouvaient être imprégnées leurs hardes, suivant la doctrine de ces mêmes partisans de l'importation.

Avec beaucoup plus de raison, on aurait dû empêcher qu'aucun des malades fût transporté des navires à l'hôpital général, puisque le lazaret était déjà achevé, et intercepter toutes communications avec les assistans; cependant, qui le croira, à moins de l'avoir vu? Les mêmes malades des navires ne purent transporter la maladie dans l'hôpital, sous l'état appelé *contagium vivum*, dans le même-temps que l'on prétendait qu'elle avait pû être importée de la Havane (où elle n'existait pas) jusqu'ici, dans l'état de *contagium mortuum*.

C'est un fait incontestable que de même qu'il a été impossible de transporter la fièvre des navires et de Barcelonette à l'hôpital général, on ne l'a pas non plus observée dans aucune des maisons de campagne les plus proches, ni dans les villages de *Gracia*, *Sans* et autres, situés au-dedans de l'étroit cordon qui nous entourait, ensorte qu'on peut assurer en toute confiance *que la maladie n'a point dépassé le fossé qui entoure la ville*, malgré les attouchemens les plus fréquens et les communications non interrompues entre les personnes, et au moyen des meubles, des hardes, des matelas et autres conducteurs des prétendus miasmes.

Malgré qu'on n'ait pas pu prouver que la

fièvre ait été importée à un quart de lieue de la ville, on a assuré qu'elle l'avait été de ce port à Tortose, par un fabricant de savon. Il est digne de remarque que les mêmes partisans de cette importation avaient déclaré plusieurs fois que notre maladie n'était point contagieuse. Comment, au reste, pouvait se transporter du port à Tortose, une maladie qui n'avait aucun germe ou qui ne s'était pas développé parmi nous ? On dira, ou mieux on a déjà dit, que l'autorité avait acquis la conviction dès le principe de la maladie, qu'elle était contagieuse, toutes les fois qu'il se présentait une réunion de causes capables de favoriser le développement du germe ou des miasmes apportés par les navires de la Havane dans ce port. Pourquoi donc insista-t-on dans les annonces à soutenir qu'elle n'était nullement contagieuse ? Pourquoi dans l'une d'elles fit-on rayer le mot *contagieuse*, que l'on mit, par mégarde, au lieu de *suspecte* ? On crut donc que la maladie ne pouvait être contagieuse sans le concours des causes locales, ou bien qu'elle n'était pas *essentiellement contagieuse.*

Ce qui est hors de doute, c'est que beaucoup de malades sortirent du port et furent à *Malyrat*, *Sitges* et autres communes situées sur la côte, sans y apporter notre maladie : on dira qu'il ne se trouvait point dans ces lieux les causes necessaires pour le développement du germe ou des miasmes. Donc ce germe ne pourra jamais

fructifier sans l'existence des susdites causes, demeurant *inerte* ou sans action, lors même qu'on conviendrait qu'il a pu être importé de la Havane. Et cette conséquence que ne peuvent se refuser de reconnaître les partisans de l'importation, est plus intéressante que ne le pensent bien des gens, comme on le verra plus avant.

On croit qu'à Tortose, soit par la température plus élevée comme par plusieurs autres causes, le prétendu germe y trouva une certaine disposition à se développer qui ne se rencontrait point dans les autres lieux où il ne put fructifier. Mais quelle erreur !

Les maladies reconnues contagieuses le sont dans toutes les parties du monde, et en aucun lieu du globe, celles qui ne le sont point par essence, comme par exemple, l'asthme, l'hydropisie, la paralysie, etc., ne le deviennent jamais. La disposition du pays peut bien faire que la maladie soit plus ou moins meurtrière ; mais la propriété contagieuse ne peut lui être ni donnée ni enlevée. Cette propriété n'est point dans la classe des circonstances purement accidentelles. Si cela était ainsi, les maladies réputées contagieuses se montreraient tantôt avec ce caractère, d'autrefois elles en seraient dépouillées, offrant de temps à autre des suppositions également démenties par l'expérience. La faculté de se transmettre appartient donc à l'essence même des maladies. M. le docteur Pariset, lui-même,

ne pouvant sortir de l'embarras dans lequel il se trouva l'année passée, quand il écrivit l'histoire de la fièvre de l'Andalousie, se vit obligé de déclarer que cette fièvre jaune était transmissible, mais non point celle d'Amérique, concluant ensuite que ces deux maladies étaient distinctes l'une de l'autre, dans le même temps que par une contradiction la plus inconcevable, il avoue que la première est fille de la seconde, et faisant l'application de cette doctrine à l'importation de notre maladie du port de Barcelone à Tortose, ses partisans doivent convenir ou que ce sont des maladies distinctes, ou que celle de Tortose a offert le caractère contagieux, bien qu'elle dût son apparition à celle de Barcelone, qui n'avait point cette propriété, suivant ce que ces mêmes personnes attestèrent à l'époque à laquelle le navire que l'on dit avoir été le conducteur de la maladie de Barcelone à Tortose, était déjà parti.

L'idée de l'*importation* flatte extrêmement l'amour-propre national. Personne ne veut convenir que le pays qui l'a vu naître soit mal sain, trouvant plus agréable et plus satisfaisant de penser qu'une maladie pestilentielle est incapable de s'engendrer sur le sol qu'il habite, à moins qu'elle n'y soit introduite par un germe étranger. En outre, qu'étant accidentelle, l'introduction de ce germe qui aura été apporté par négligence, ou par quelqu'autre moyen facile à combattre,

on se persuade qu'une nouvelle introduction sera empêchée en redoublant de vigilance, ou en n'accordant l'entrée aux navires suspectés, qu'après les avoir soumis aux plus rigoureuses et aux plus exactes précautions.

En attendant, on ne songe point à rechercher les véritables causes de l'épidémie meurtrière, et on n'adopte aucune mesure énergique, capable d'empêcher sa reproduction. Si les hommes de l'art qui ont décrit des épidémies, avaient eu le soin de mettre à côté de la description des maladies, l'observation des phénomènes météorologiques qui avaient précédé et accompagné leur invasion; s'ils avaient noté avec soin les circonstances locales et topographiques, capables de vicier la constitution atmosphérique et leur influence sur les animaux et les végétaux, il est très-probable qu'aucun d'eux n'eût jamais adopté l'idée de l'importation, et qu'ils auraient rencontré sans difficulté sur les lieux mêmes les vraies et uniques causes des épidémies.

En Amérique, on met au nombre des contes de bonne femme, tous les voyages que l'on a forgés pour prouver l'importation de la fièvre jaune de Siam à la Martinique, de Toulon à la Barbade, de St.-Domingue à Philadelphie, de la Havane à Malaga; etc. Tous les médecins dont l'esprit est supérieur à la prévention, sont convaincus que la fièvre jaune peut s'engendrer dans quelque pays que ce soit, sans avoir besoin de l'impor-

tation, quand la constitution de l'air et celle du corps ont acquis un caractère favorable à son développement. Il est certain que les États-Unis conservent avec les Antilles les mêmes relations commerciales, en hiver comme en été; la fièvre jaune devrait par conséquent y régner continuellement, puisqu'il y arrive chaque jour des navires venant de pays infectés; cependant elle ne se manifeste sur le continent d'Amérique que dans la saison chaude, soit par l'effet immédiat de la température sur le corps humain, soit par l'activité que donne cette même chaleur à toutes les causes endémiques de cette maladie.

La petite vérole, la fièvre scarlatine et plusieurs autres maladies essentiellement contagieuses se propagent également en hiver comme en été, sur les lieux élevés comme dans les bas-fonds, sans qu'aucun individu exposé à l'action du virus et susceptible de le recevoir en soit exempt: tandis que la fièvre jaune cesse ses ravages pendant l'hiver, et qu'elle ne peut se manifester que dans certains pays, où, par rapport à leur latitude, concourent certaines causes locales, capables de l'engendrer spontanément.

L'influence des variations de l'électricité dans la production et l'augmentation de notre épidémie, a été indiquée par le professeur *Balcells*, avant la publication de ce mémoire, et pour venir à l'appui de ce qu'il avance, il convient de citer un fait connu de tous ceux qui se trou-

vaient à Barcelone, c'est que le 4 septembre, vers les onze heures du matin, tous ceux qui se trouvaient dans la maison des fous, employés ou malades, ressentirent instantanément un coup sur la tête, comme s'ils avaient été surpris par une flamme violente, suivant leur expression. Un religieux, renfermé dans une loge humide, qui n'avait qu'une très-petite ouverture, éprouva la même sensation que tous ceux qui se promenaient dans la salle : cet individu fut attaqué de la maladie régnante, le même jour que tombèrent pareillement malades ses compagnons, dont le nombre monta successivement jusqu'à quatorze. Dans la maison de *D. Juan Catala*, dans la rue de *Moncada*, l'apprentif qui était dans la boutique, se plaignit d'avoir éprouvé un violent coup sur la tête, dans le même instant, la maîtresse du logis et un de ses enfans se plaignirent de la même sensation, et pareille chose arriva aussi en même-temps à des dames qui se parlaient du balcon de leurs maïsons, comme pourrraient le certifier plusieurs personnes dignes de foi, en outre de la relation que nous firent les malades eux-mêmes.

La cessation de notre épidémie, dès le 18 novembre, où la ville fut enveloppée, à l'entrée de la nuit d'un épais et extraordinaire brouillard, est un fait qu'on ne peut nier. Ainsi, si l'apparition bien manifeste de quelque météore et le changement de saison sont les causes uniques de

la disparition de la fièvre jaune, pourquoi cette même apparition de météores et le changement de saison ne suffisent-ils pas pour la produire, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'importation ?

Si l'on se refuse de remonter à un ordre de causes dont le mode d'agir n'est point inconnu, on ne peut pas nier celles qui sont locales et topographiques, qui sont palpables, évidentes et par conséquent susceptibles d'être démontrées. Les navires étant à l'ancre dans le port, et le déchargement de leur cargaison étant effectué, plusieurs d'entre eux avaient grand besoin d'être bien nétoyés, parce qu'ils étaient plus sales qu'il n'arrive ordinairement. Entourés d'une atmosphère extrêmement vicieuse, ils avaient par conséquent, soit à l'intérieur comme à l'extérieur, suffisamment de quoi faire naître spontanément en eux le *typhus navalis* ou la *febris nautica* de *Roupe*, de la même manière que s'engendre artificiellement le typhus nozocomial dans un hôpital mal tenu, ou la fièvre des prisons dans celles qui sont sales et qui manquent de ventilation. La propreté du port ayant été négligée pour d'autres ouvrages et pour la prolongation de la pointe de la lanterne, il s'est converti en une véritable masse, où vont se rendre toutes les immondices que charrient les cloaques de la ville; l'accumulation dans cet endroit d'une quantité considérable de résidu de substances animales et

végétales qui s'y trouvaient sans le moindre mouvement, elles ont dû, sans aucun doute, éprouver tous les effets de la décomposition et de la recomposition, dont les produits ne laissent pas que d'avoir des effets sensibles, et qui, bien qu'invisibles et impondérables, n'en sont pas moins des grands ennemis du principe de vie, capables de produire les maladies les plus terribles. Le fait est que vers les derniers jours de juin, on ressentait déjà une odeur insupportable près de la muraille de mer, qui faisait abandonner cette jolie promenade, si fréquentée à l'entrée de la nuit les années d'auparavant. Le manque d'eau, dans le conduit *Condal*, contribua pareillement beaucoup à augmenter l'insalubrité de l'atmosphère, et s'il est reconnu en vraie médecine que les altérations passagères d'un même climat produisent, de temps en temps, des fièvres épidémiques, lesquelles, par leur caractère, symptômes, type et autres circonstances, sont très-différentes de celles qui ont coutume d'y régner; il est également certain que les altérations permanentes du même climat, donnent également naissance à des fièvres dangereuses qui, auparavant, étaient étrangères à ces mêmes pays. C'est une maxime établie par Hippocrate, confirmée par Sydenham et répétée par Stoll, que l'état de l'atmosphère antérieur à l'apparition d'une épidémie, mérite autant ou plus de considération

que celui sous l'influence duquel elle se manifeste. Pénétré de la doctrine de si grands maîtres, et marchant sur leurs traces, nous avons observé, et tous les habitans ont remarqué pareillement avec nous, que l'hiver qui précéda l'apparition de notre épidémie fut extrêmement doux, qu'on ne ressentit point un froid régulier comme les autres années, et que les vents du Nord ne soufflaient point avec constance. La pression atmosphérique éprouva des variations considérables, surtout pendant le printemps; dans le mois de juin, le temps commença à être très-pesant et du même moment les chaleurs se firent sentir; quoique, pendant la canicule, elles ne fussent pas excessives, elles furent cependant constantes et plus élevées, qu'il est nécessaire pour le développement des fièvres pernicieuses, et comme il est dans la nature des maladies épidémiques, que leur intensité et leur effet soient en raison directe de la chaleur atmosphérique et de l'intempérie délétère, que l'évaporation des marais détermine de suite après l'équinoxe du printemps et le solstice d'été, selon les années, les climats et plusieurs autres circonstances; on concevra, facilement, pourquoi il a régné chez nous, cette année, une épidémie qui ne s'était point vue de temps immémorial, parce qu'il n'y avait point eu un concours de causes soit locales soit météorologiques capables de la produire. Lorsque les marais, dit Zimmerman, produisent en Allemagne des fièvres tierces,

ils engendrent en Hongrie, le typhus pétéchial; en Italie, les fièvres hemytritées, et donnent en Egypte, comme en Éthiopie la peste.

Il est digne de remarque que, pendant les mois de juin, juillet et dans les premiers jours d'août, la salubrité publique était telle, que plusieurs jours se passèrent sans qu'il y eût un seul mort dans les paroisses les plus considérables, et sans qu'il se trouva même des malades assez graves pour qu'on leur administra les sacremens. On ne voyait dans les salles de l'hôpital général que des maladies chroniques, et dans celle où je fesais la clinique, qu'une ou deux fièvres aiguës, qui encore étaient bénignes et légères. Les habitans ne pouvaient concevoir qu'au milieu d'une santé aussi générale et constante il pût se manifester une maladie meurtrière. Quelque mesure que l'on prît, on la croyait superflue, parce que, disaient-ils, rien de pareil n'avait été pratiqué en d'autres circonstances où le nombre des agonisans était journellement de 20, 30, 40, et même plus, dans les paroisses les plus fortes, et celui des morts très-considérable, puisqu'il s'en trouvait, quelquefois, trois ou quatre dans la même maison. Mais ils ignoraient, (et avec eux, d'autres personnes qui auraient dû le savoir) que cet état de santé extraordinaire, supposant certain dérangement dans la constitution météorologique, était l'avant-coureur d'une maladie populaire qui se préparait

lentement, et qui éclaterait lorsque la constitution atmosphérique aurait acquis toute son énergie. La constitution médicale automnale qui commence vers la mi-août, est la plus propice à l'apparition de semblables épidémies, *autumnus morborum ferax*, a dit Hippocrate, et depuis lui, tous les bons observateurs ont confirmé cette vérité du père de la médecine. Le peuple croyait faussement que, tandis qu'il pleuvait pour modérer les ardeurs de la canicule, il ne devait s'effrayer de rien, sans trop se soucier que nous entrions dans la saison qui annonce la mort de la nature, et qui est la plus propre pour le développement d'une maladie éminemment ataxique avec lésion du système gastro-hépatique, ce qui a constitué l'essence du *typhus* qui a régné épidémiquement dans notre ville : maladie connue d'Hippocrate, qui l'a décrite sous le nom de *Causus*, ou fièvre ardente ; appelée bilieuse inflammatoire, par Selle ; putride, avec dyathèse flogistique, par Tissot ; fièvre jaune putride, par Bruce, etc, etc., maladies qui constituent les fièvres bilieuses, rémitentes, malignes ou pestilentielles, observées par Pringle, Huxban, Lind et autres médecins distingués dans les diverses parties du globe, décrites par Lancisy et Torti, qui les observèrent en Italie, et lesquelles, par la jaunisse, le vomissement noir et les hémorrhagies, ayant beaucoup d'analogie avec la fièvre jaune des deux Amériques, en diffèrent pourtant essentiellement.

En outre de la chaleur et de l'humidité, qui sont les agens les plus efficaces de la production et de la reproduction, il est besoin encore d'autres circonstances, pour que les miasmes des lieux marécageux puissent avoir une influence délétère. Une ville de l'Allemagne très-peuplée, entourée d'un lac dans lequel étaient versées toutes les immondices, demeura pendant un espace de 40 ans à l'abri de toute maladie épidémique; mais les eaux de ce lac ayant baissé de manière à ce que la vase fut en contact avec l'air atmosphérique, il s'en éleva une si grande quantité de vapeurs méphitiques, qu'elles donnèrent naissance à une fièvre épidémique tellement meurtrière, que la majeure partie des habitans en fut victime, suivant ce que rapporte Senac, dans son précieux livre *de reconditâ febrium remittentium et intermittentium naturâ*. Il n'y a rien de plus facile que d'accumuler les autorités et de copier des passages du fameux Lancisy dans son immortel ouvrage *de noxiis paludum efluviis*, pour prouver que différentes populations ont été ravagées par les plus désastreuses épidémies, qu'elles n'avaient point éprouvées, jusqu'à ce qu'il se rencontra le concours des causes capables de fournir toutes les conditions nécessaires au développement des vapeurs des lieux marécageux, ou bien aux gaz qui se dégagent de la décomposition des substances animales et végétales qui s'y trouvent en putréfaction. Ce qui est arrivé dans divers pays du Monde, n'aura

pas pû se vérifier dans notre port, où il existait une réunion d'un si grand nombre de causes puissantes évidentes et palpables, en outre de celles dépendantes de sa localité et de sa situation? Pourquoi donc recourir à d'autres causes invisibles et inappréciables, quand nous avons celles-là devant nos yeux et que nos sens suffisent pour en montrer l'existence? Comment pourrait-on nier leur influence délétère dans la produc-d'une épidémie dont l'activité a été en raison directe du voisinage du port, qui était le foyer d'où elles émanaient?

Les maisons de Barcelonette qui se trouvaient en face du port, ont été celles qui ont le plus souffert, quoique les habitans fussent tous des gens aisés. Aux encans, dans la rue de la *Merce*, et toutes celles avoisinant le lieu de l'infection, la mortalité a été effrayante et presque générale. Dans le temps que les vents d'Est soufflaient, le nombre des personnes attaquées de la maladie a été extrêmement considérable, et pour l'ordinaire l'épidémie a suivi la direction de l'Est au S.-O.

Toute l'atmosphère étant pour ainsi dire infectée, sans que l'on eût mis des barrières pour concentrer le germe de la maladie dans le port et dans Barcelonette, ceux même qui s'isolèrent avec toutes les précautions qu'exigent les maladies contagieuses et non épidémiques, ne purent parvenir à se soustraire à l'infection. Mais ce qui

montre jusqu'à l'évidence ce caractère général, c'est l'influence de la fièvre régnante sur les maladies ordinaires qui portaient toutes l'empreinte du sceau de sa nature, (*genius epidemicus*). Non - seulement les autres fièvres étaient sous cette influence, mais aussi les maladies chroniques, comme la goutte, le rhumatisme, la dispepsie, etc., et même les avortemens, les suites de couches, comme on le verra plus en détail dans l'historique de la maladie, qui se publiera dans le numéro suivant de ce journal.

Les variations atmosphériques ont influé visiblement, non-seulement sur l'augmentation du nombre des malades pendant le temps qu'a duré notre épidémie, mais encore sur les diverses formes qu'elle a présentées, car elle a été un véritable prothée, (ce qui ne se voit jamais dans les maladies reconnues contagieuses); ceux qui sont convalescens de ces dernières ne retombent jamais dans la même maladie, tandis que dans le cours de notre épidémie, les rechûtes ont été fréquentes et funestes. Les fièvres contagieuses, jouissent d'une propriété particulière, en vertu de laquelle l'individu qui en a été attaqué une fois, perd la susceptibilité de la contracter à l'avenir; ceux qui avaient éprouvé la fièvre jaune dans le Nouveau-Monde, à Cadix et à Malaga, n'ont point été exempts de la nôtre, et ont été

pareillement victimes de sa fureur, comme ceux qui n'avaient jamais eu aucune maladie. Il est certain qu'une maladie ne peut être contagieuse et épidémique en même temps, comme on l'avait crû jusqu'à présent, on ne peut point ranger de ce nombre la fièvre qui a ravagé Barcelone, s'il est bien prouvé qu'elle a été réellement populaire et épidémique.

On objectera, peut-être, que dans la citadelle, dans les jardins de St.-Bertrand et même sur la plage où campèrent plusieurs familles durant l'épidémie, quoique étant au milieu des causes locales et météorologiques, celle-ci ne s'y fit point ressentir : à cela je répondrai ; ces mêmes personnes n'ayant point discontinué d'avoir des communications médiates et immédiates, soit avec Barcelonette, soit avec la ville, comment se fait-il qu'elles n'ayent point apporté la maladie au-dedans de leurs habitations respectives ? Ainsi la difficulté d'expliquer les premiers et les seconds phénomènes, serait la même d'un côté comme de l'autre. Mais il me paraît qu'il n'est pas difficile de présumer qu'ainsi qu'un air mal sain (d'après l'expression des laboureurs) ravage toute une contrée, laissant intacts çà et là des champs et des vignobles, de même on peut expliquer le susdit phénomène et autres plus irréguliers qu'offrent les épidémies dans leur mode de s'étendre et de se propager, semblables en cela

aux effets de la grêle, de la foudre et autres météores.

Ayant démontré jusqu'ici l'existence des causes évidentes soit topographiques comme météorologiques, qui ont donné naissance à notre épidémie, je ne remplirai point le but que je me suis proposé, si j'omettais de faire connaître l'état de prédisposition favorable dans lequel se trouvaient les habitans de Barcelone, pour ressentir l'impression des causes générales.

Les esprits généralement agités depuis plusieurs mois, par des causes bien connues, l'industrie éteinte chez le plus laborieux des peuples, la triste perspective d'une misère qui allait chaque jour en augmentant, le mécontentement presque général causé par la lenteur avec laquelle marchaient les institutions politiques, la différence d'opinion, le désespoir qui s'emparait de beaucoup de personnes, tandis qu'elles étaient obligées d'affecter une entière tranquillité, l'impression que produisit sur tous les habitans, l'annonce d'une fièvre *exotique*, synonime *de la peste*, et plusieurs autres circonstances, forment une réunion de causes morales, qui réunies aux physiques, ne pouvaient manquer de produire des conséquences fâcheuses, ou pour mieux dire, il ne pouvait pas se présenter d'occasion plus favorable pour le développement d'une épidémie meurtrière.

Mais quelque triste que fut la situation de

cette ville dans les premiers jours de l'épidémie, il faut voir encore l'affreux spectacle qui eut lieu pendant les jours que se préparait la sortie des autorités, ordonnée par les lois ? La terreur était peinte sur tous les traits, les préparatifs que l'on fesait pour vuider les magasins et les maisons de beaucoup d'individus, fesait naître une foule de sensations si terribles, que ce n'était qu'avec horreur que l'on se décidait d'aller dans les rues. Celui qui aurait le talent de peindre avec vérité les scènes déplorables qui eurent lieu à cette époque désastreuse, ne pourrait pas mieux faire que de les comparer avec ce qui se passe au milieu d'une immense population, sur le point d'être envahie par une armée formidable, et qui voit à chaque instant fuir une partie des habitans épouvantés, emportant, à la hâte, les objets les plus nécessaires. Si, de suite après qu'on eût mis la barrière, à Barcelonette, le nombre des malades s'accrût considérablement parmi ses habitans, par la tristesse dans laquelle les plongeaient les privations de tout genre auxquelles ils se voyaient exposés sans retour, cette funeste impression ne fut pas non plus moindre sur les habitans de Barcelone, principalement sur ceux qui, doués d'une sensibilité excessive, prévoyaient les fatales conséquences de la maladie régnante comme de notre situation politique. Et si les désastres de la première furent inévitables par la réunion

qui eut lieu entre le ciel et la terre, (si toutefois on peut s'exprimer ainsi), et qui s'étaient ligués pour l'extermination d'un chacun , il est vrai de dire que ceux de la seconde ne furent qu'imaginaires, vu les sages précautions des autorités locales et l'attitude héroïque de la milice nationale, dont les services sont au-dessus de. tout éloge.

S'il a été démontré qu'il a existé un concours de causes capables de produire l'épidémie dont nous déplorons encore les tristes résultats, pourquoi recourir à un germe ou sémence invisible, apporté de la Havane où il ne se trouvait point, et qui n'a pas pû être transporté hors de l'enceinte de la ville? Mais lors même que les causes topographiques , météorologiques et morales seraient regardées comme insuffisantes pour la production d'une maladie populaire, on devrait au moins admettre leur concours , pour que le prétendu germe ou miasme apporté de la Havane à notre port, ait pû acquérir plus de développement. Les partisans de l'importation doivent avouer eux-mêmes, que le prétendu germe de la fièvre jaune ne se développe dans aucun pays où il ne se rencontre pas certaines circonstances favorables, de la même manière que la sémence des végétaux, ne féconde pas dans les terrains qui n'ont point les dispositions nécessaires à la recevoir. Dans les ports d'Angleterre et de Hollande , malgré le continuel arrivage de navires venant de pays suspects, on n'y voit jamais la

fièvre jaune; combien de fois n'est il pas arrivé dans ce port, et dans d'autres de la Péninsule, des navires partis de la Havane, ou autres lieux, dans le temps que cette maladie y régnait, et néanmoins plusieurs années se sont écoulées sans que nous ayons ressenti ses tristes effets? Lors même que par cet argument on admettrait l'existence d'un spécifique, il resterait toujours sans action, à moins qu'il ne se rencontra un réunion de causes favorables à son développement, tandis qu'il est impossible de nier que de cette même réunion de causes, il ne puisse en naître, spontanément, une maladie qui deviendra épidémique, comme il est arrivé cette année dans notre port.

De la doctrine que j'ai établie jusqu'ici, et qui est basée sur la plus solide expérience, je déduis les deux corollaires suivans :

1.° *On ne peut citer un fait positif, prouvant qu'une personne saine, hors de l'influence des causes générales, ait contracté notre maladie, quelque communication qu'elle ait eue avec les malades, ou avec les effets à eux appartenant.*

2.° *Beaucoup d'individus qui ont vécu entièrement isolés, ont été atteints de la maladie, par la seule raison qu'ils se trouvaient sous l'influence des susdites causes, quoiqu'ils n'aient conservé la moindre communication, soit avec les malades, soit avec ce qui leur appartenait.*

Pour rechercher l'origine de semblables mala-

dies, en outre qu'il faut avoir un talent observateur, il est encore nécessaire de beaucoup travailler et d'être doué d'un esprit libre de prévention, tandis que pour affirmer qu'il a été apporté une sémence ou un germe inconnu et invisible, il suffit seulement de le dire, de composer des comités, dicter des mesures de précaution, (quoique même elles soient contradictoires) et les voyant sans effet, s'écrier qu'elles n'ont point été prises.

Je le demande, les partisans de l'importation veulent-ils qu'on laisse subsister les causes locales, palpables et évidentes, se contentant de redoubler de surveillance, pour qu'il ne soit admis aucun navire suspect ? Je ne le pense pas.

Travaillons donc tous de concert à la recherche de ces causes, et réunissons nos efforts pour les détruire. Il ne faut point attendre que la maladie se renouvelle, pour commencer la lutte littéraire. *Vis pacem para bellum.* Pour avoir méprisé ce grand axiome, les personnes attachées à la roue tournante de la politique, se sont bien souvent trouvées au dépourvu, de même aussi que celles qui exerçent l'art de guérir. Le gouvernement ne doit pas non plus attendre, pour consulter ses *oracles*, le moment où la maladie, commençant à se manifester, il règne une terreur générale, qui toujours augmente et change l'apparence des choses. Étant beaucoup plus facile de prévenir les maladies, que de les guérir, il convient d'adopter toutes les

mesures que prescrit l'hygiène publique, de former un plàn établi sur des principes solides, de le mettre de suite en pratique, et de le continuer sans interruption, jusqu'à ce que l'on détruise les causes qui ont terni l'éclat de cette belle ville, qui recouvrera, sans doute par ce moyen, la salubrité dont elle a joui pendant un si grand nombre d'années.

Pour avoir reconnu l'influence des causes locales dans la production de la fièvre jaune, les médecins les plus illustres des deux Amériques et ceux des autres lieux où elle règne fréquemment, ont tous renoncé au système *d'importation.* Le docteur Rush, professeur distingué de l'Université de Pensilvanie, se demande : *La fièvre jaune peut-elle être transportée ou importée?* Et il répond : *Je crois que cela peut arriver quelquefois, mais les faits que j'ai cités jusqu'à présent, m'autorisent à affirmer qu'elle ne peut être importée dans quelque pays ou ville que ce soit ;* et plus loin, il ajoute : son germe ne peut être retenu dans nos lits ou dans nos maisons pendant l'espace de plus d'une année, encore moins y être introduit. De même qu'il est impossible d'apporter un charbon embrasé de l'une des îles Antilles, à ce pays, et qu'on ne peut pas conserver une boule de neige, depuis ici jusqu'à l'une de ces îles, il est également impossible d'importer la fièvre jaune du Nouveau-Monde pour la répandre dans notre ville.

Le sénateur et médecin Samuel Mitchill, abjura l'opinion erronée du germe de la fièvre jaune, et qualifia d'absurdes tous les bruits répandus sur son importation : son exemple fut bientôt suivi par les Miller, Smith, Potter, Firtz, Paschalis, Mosseley, Lefort, Valentin, Alonzo de Maria et plusieurs autres médecins recommandables, comme on pourra s'en convaincre par la lecture de l'ouvrage de l'érudit Humbolt, intitulé : *Essai politique sur le Mexique.*

Passant donc sous silence les passages extraits des ouvrages qu'ont publiés les susdits auteurs, et plusieurs autres qui ont eu l'occasion de voir par leurs propres yeux et d'observer attentivement le commencement, la propagation et la terminaison de la fièvre jaune, je me bornerai à ajouter les corollaires suivans, que M. Devèze, membre de la commission de santé de Paris, a consigné à la fin de son Mémoire présenté à S. M. C., à son Conseil des ministres et aux deux Chambres :

1.° La fièvre jaune provient toujours de causes locales;

2.° Elle ne renferme en elle-même aucun principe contagieux, capable d'être reproduit;

3.° Par conséquent elle ne peut être ni transmise ni importée;

4.° Elle est identique dans divers climats où elle se montre, soit sporadiquement, endémiquement ou épidémiquement;

5.° Elle ne peut en aucune circonstance acquérir le caractère contagieux;

6.° Les seules mesures sanitaires qui peuvent lui être opposées, consistent dans les moyens à prendre pour assainir les lieux.

7.° Le système sanitaire qui a en vue de s'opposer à la transmission d'un germe qui n'existe point, doit être mis de côté, comme inutile, souvent dangereux, parce qu'il détourne l'administration publique des chemins qu'elle devrait suivre.

Enfin, l'état actuel de nos connaissances sur ce sujet, impose aux gouvernemens l'obligation d'ordonner qu'il soit fait des expériences publiques, pour pouvoir arriver à la solution définitive d'un problême, sur lequel doit reposer la législation sanitaire des Empires.

Avis officiel de MM. les Médecins de la commission française, relatif à la maladie qui a causé tant de ravages dans notre ville.

Mr. le Chef politique de la province de Catalogne :

Nous vous prions, Monsieur, de vouloir bien nous pardonner le retard que nous avons mis à répondre à votre honnête invitation ; la maladie de l'un d'entre nous, la douleur que nous a causée sa perte, les variations de notre santé, les graves indispositions que nous avons eues

à souffrir , et qui retiennent encore l'un de nous, dangereusement malade, un travail continuel et enfin la difficulté de nous réunir commodément avec les médecins Lopez et Merli, tels sont les motifs qui nous vaudront sans doute votre indulgence. Mais nous entrons en matière sur les divers points que vous avez eu la bonté de soumettre à notre examen.

Il convient d'abord de déterminer le caractère de la maladie que nous sommes venus étudier. Les symptômes que nous avons aperçus dans le plus grand nombre de cas et que nous a particulièrement offert notre confrère que nous venons de perdre, nous ont convaincus que la maladie qui a régné et qui règne encore si cruellement dans la ville de Barcelone, n'est autre que la vraie fièvre jaune d'Amérique, la même que nous avons vue aux Antilles et à Cadix:

Les deux points suivans, renferment des questions extrêmement délicates. La première est de savoir si la fièvre dont nous nous occupons, est étrangère à l'Espagne, si elle y a été importée, ou si elle s'est montrée d'elle-même sous la dépendance de causes locales, ou bien enfin, si apportée de dehors, elle a été fomentée par des circonstances particulières, au lieu, à la région, etc. Relativement à la première question, un concours apparent de causes, a suscité des diffi-

cultés, qui dès le principe du mal, a divisé les opinions; mais au milieu de toutes ces difficultés, il se trouve beaucoup de circonstances qui nous paraissent prépondérantes, et qui nous ont amenés à la conviction; la principale qui se rencontre dans toutes les questions de cette nature, est que la première apparition de la fièvre jaune à Barcelone, à coïncidé avec l'arrivée de navires, venant des lieux où cette maladie règne habituellement : et il paraît aussi que les premiers malades apartinrent à deux ou trois de ces bâtimens. Quelques circonstances locales, ou relatives à l'état de l'atmosphère, ont bien pû favoriser l'invasion de cette maladie, mais elles ne lui ont point donné naissance; et s'il restait quelques doutes sur cela, les désastres de Tortose suffiraient pour les dissiper : nous jugeons donc, non point avec une évidence absolue, mais avec une très-grande probabilité, que la fièvre jaune a été importée de l'Amérique à Barcelone, comme elle l'a été dans la plus grande partie des épidémies antérieures.

La seconde question qui est intimement unie à la précédente, consiste à savoir si la fièvre jaune, importée à Barcelone, jouit de la funeste propriété de se propager par contagion.

Cette question est d'une si grande importance, elle se rattache à des intérêts d'un ordre si élevé, que nous n'avons voulu nous déterminer, pour l'affirmative, qu'après un long et

mûr examen. Les faits qui établissent la propriété dont il s'agit, sont en si grand nombre; ils sont si variés et en même temps d'une identité si parfaite dans leurs mêmes variations : ces preuves et les contre-épreuves de la transmission de la maladie par le rapprochement, et sa non transmission au moyen des précautions, sont si décisives, elles parlent si haut, que l'esprit demeure comme subjugué, et que toute objection tombe d'elle-même, et quand nous n'aurions pardevant nous que l'exemple de notre malheureux confrère, cela seul suffirait. Aussi, Monsieur, notre opinion est que la fièvre jaune de Barcelone, jouit des propriétés contagieuses; la conviction dans laquelle nous sommes sur ce point, se trouve confirmée par ce qui est survenu à Tortose, où cette maladie a été comme à Barcelone, apportée par communication. C'est par le même moyen qu'elle s'est montrée à Mahon et à Marseille, où l'isolement a retenu ses progrès et a éteint son activité. Cette même couviction se trouve maintenant chez le peuple, parce qu'à la longue, rien ne résiste à l'autorité des faits. Ce droit jugement vulgaire est au-dessus des subtilités et des sophismes de l'intérêt et des savans. Nous ne craignons point d'ajouter que la fièvre jaune de Barcelone est contagieuse à un degré où nous n'avons jamais vû arriver aucune autre épidémie de la même nature, ce qui survient chaque fois qu'une ma-

ladie contagieuse attaque un peuple, pour la première fois; dans le temps que dans d'autres pays où elle s'est manifestée, elle ne paraît pas l'être d'une manière si évidente, parce qu'elle perd une portion de son énergie, principalement lorsqu'elle attaque des individus qui ont été ou malades ou indisposés, sous l'influence de cette même maladie : et quoique nous nous prononcions avec tant de franchise, nous n'avons pas cependant la témérité de nous croire infaillibles, et si de nouvelles lumières nous mettaient dans le cas de nous rétracter et même de changer entièrement d'opinion, nous ferions de bon cœur ce sacrifice à la vérité.

Après avoir ainsi manifesté notre sentiment, sur le caractère de la maladie, sur sa plus probable origine, et la propriété contagieuse qu'elle a montrée, il reste encore un dernier point relatif au traitement qu'elle exige; mais nous avouons franchement que ce dernier est le comble de la difficulté : la fièvre jaune est un prothée qui prend tant de formes diverses, et offre un si grand nombre d'anomalies extraordinaires, soit dans la lenteur ou la rapidité de son cours, soit dans la combinaison, la succession et les périodes de ses phénomènes, qu'il est impossible d'en assujétir le traitement à aucune règle fixe et invariable. Cependant au milieu des scènes variées dont ont été témoins MM. les médecins de Barcelone, dont l'expérience

nous a été d'un si grand secours, il a été reconnu que les sueurs générales spontanément établies dès le principe de la maladie, sont d'un bon augure, et qu'elles conduisaient de suite à la plus heureuse terminaison. L'abondance dans les urines et la facilité à les rendre, ne sont pas moins favorables ; enfin, le soin de tenir le ventre libre, est un moyen qu'il convient de ne pas négliger. C'est avec ces indications fournies par la nature, que nous avons fixé notre pratique actuelle, il serait convenable de vous en rendre compte, mais nous serions forcés d'entrer dans des détails fastidieux, que nous désirons vous épargner. Cependant, si vous désirez en avoir connaissance, et que vous ayez la bonté de nous le marquer, nous en ferons le sujet d'une note particulière, que nous aurons l'honneur de mettre à votre disposition, vous priant de croire qu'en la rédigeant, nous serons conduits par cet esprit de vérité et de modestie qu'il est nécessaire d'avoir en toutes choses, et surtout en médecine.

Au reste, pour bonne que soit une méthode de traitement, une bonne police sanitaire est infiniment préférable, parce qu'en tous pays, il vaut beaucoup mieux n'avoir aucune maladie, que d'avoir de bons médecins pour la soigner.

Nous sommes avec le plus vif sentiment de reconnaissance et de respect, M. le Chef politique, vos très-humbles serviteurs, les DD. Pariset, Bally, François.

Lettre à MM. les médecins français Pariset, Bally et François, membres de la commission française, relative à la maladie qui a causé de si grands ravages dans cette ville.

Messieurs et respectables collègues : en lisant la lettre de M. Pariset, transcrite de *l'Universal*, dans le *Diario de Brusi*, du 17 courant, beaucoup de gens furent étrangement surpris, que ce sage professeur récemment arrivé dans notre ville, ait manifesté son opinion, touchant l'origine et la propriété contagieuse de la maladie qui règne dans cette malheureuse cité. Mais l'étonnement s'est accru d'avantage, l'orsqu'on a vu que sa commission étant achevée, il n'a pas hésité de caractériser la maladie de contagieuse à un degré auquel jamais ne s'est montrée aucune autre épidémie de la même nature

Les expressions de la susdite lettre pourraient être regardées comme l'effet des premières impressions qu'excita dans M. Pariset, l'horrible tableau qu'offrait cette ville, si différent de celui de Cadix, où ce même professeur arriva l'année passée, lorsqu'on avait déjà chanté le *Te Deum*. Mais l'avis que la commission a donné à l'autorité, inséré dans le journal du 25 de ce mois, doit être considéré comme étant

le fruit d'un mûr examen, des recherches les plus exactes et du jugement impartial, dont on se sert, pour peser les faits, après avoir discuté avec ceux qui peuvent partager un sentiment contraire.

Je répète, MM., que beaucoup de gens ont été étrangement surpris, que vous caractérisiez notre maladie de contagieuse, à un degré auquel jamais ne s'est montrée aucune autre épidémie de la même nature, dans le même temps que tout le monde était témoin que les habitans de *Sans*, de *Gracia* et de plusieurs maisons de campagne du voisinage n'avaient point contracté la maladie, soit au moyen d'un individu qui en fut attaqué (*contagium vivum*), soit par le moyen des hardes, meubles, etc., où s'attache la contagion, (*contagium mortuum*), quoique le toucher ait été continuel, et que la communication ait toujours été libre entre les habitans de cette ville et ceux des susdits endroits; tandis que dans les épidémies qui ont dévasté les belles provinces de l'Andalousie, il suffisait qu'une seule personne sortie d'un lieu infecté, se réfugiât dans un autre, pour y communiquer la maladie, comme il arrivait, si l'on introduisait quelque fardeau de hardes ou autre conducteur du principe contagieux, suivant ce que rapportent ceux qui ont écrit les histoires de ces épidémies.

Je ne sais pas, MM., quelle impression fera

sur M. Devèze, votre rival et antagoniste, l'opinion que vous publierez touchant notre maladie, son origine et son mode de propagation, néanmoins, j'ose assurer d'avance, par ce que j'ai vu, que votre honorable mission à Barcelone, loin d'abattre cet athlète et de le renverser, lui fournira l'occasion de vous susciter de nouvelles discusions, et d'établir une lutte littéraire beaucoup plus forte qu'elle n'a été jusqu'à présent.

Si le corps des contagionistes, pour avoir reçu de votre part beaucoup de renfort, s'imagine détruire celui de ses adversaires, peut-être il rencontrera une résistance plus forte que celle à laquelle il pouvait s'attendre. Les sages de toutes les nations, sont divisés en deux phalanges; les deux armées sont en marche, et elles ne tarderont point à se trouver en présence; une d'elles a arboré la bannière jaune, sur laquelle on lit d'un côté : *exotique* et de l'autre : *contagion*, tandis qu'on voit, dans les rangs ennemis, flotter un drapeau bleu céleste, sur lequel est écrit, d'une part : *indigène* et sur l'autre : *infection*. Les Grecs s'écrient : *la fièvre est jaune, exotique, et se transmet par le contact* : sur le même moment, les Troyens, font une sortie, ayant à leur tête Hector qui répond : *je vous dis, moi, que c'est un tiphus indigène et qui se communique par infection*. Les dieux sont partagés entr'eux et sont tranquilles, spectateurs de la lutte qui

va s'engager. Hier, les Grecs étaient repoussés sur leurs navires qu'Hector a embrasés, aujourd'hui les Troyens, fatigués de leur même valeur, cèdent un peu de terrain : rendus donc à eux-mêmes, ils sont remplis de fermeté, le danger les enflamme et les anime, ils craignent que l'ennemi n'introduise la famine dans la place ? Et vous savez quel sera le résultat de leur obstination ? L'infection rompant toutes les barrières qu'on lui oppose, pénétrera jusque dans l'armée des Grecs, et dès cet instant, une infinité de bûchers ne pourront suffire pour brûler les cadavres. Ah ! qui pourra être assez heureux pour pouvoir se saisir de la lance d'Achille, de cette lance brillante, qui guérissait plus de blessures qu'elle ne faisait, et, entrant dans les rangs qui combattront avec tant de valeur, pourra vuider le différent, remporter la victoire et dicter aux nations divisées entr'elles, la loi qui, les réunissant, fera cesser, pour toujours, les hostilités.

Ainsi donc jusqu'à l'arrivée de ce héros si désiré, la guerre entre les contagionistes et leurs adversaires est inévitable. L'intérêt de toutes les nations, principalement celui de l'Espagne, sacrifiée tant de fois depuis le commencement de ce siècle, à la fureur des épidémies, le réclame impérieusement. Les ignorans pourront bien à la vérité tourner en ridicule les médecins, parce que bien loin d'être d'un avis conforme

entr'eux, ils sont entièrement divisés, et parce que à la vue d'une de ces horribles maladies, ils sont en altercation, ils se séparent et disputent. Mais le politique, le diplomate et le militaire ne se disputent-ils point sur des sujets plus clairs et appuyés sur des données plus certaines que celles de la médecine ? Y a-t-il par hasard un corps qui ait en partage la faculté de posséder *l'infaillibilité* comme un attribut et aux décisions duquel nous devions être soumis servilement ? C'est pour avoir discuté trop peu de temps, que l'Espagne a pleuré et pleurera les maux incalculables que lui ont occasionnés un si grand nombre d'épidémies; et qui retourneraient infailliblement, si à l'oisiveté, à l'inaction, à l'apathie, à l'indolence et à toute la négligence, avec lesquelles on a regardé cette affaire, (à peine la maladie vient de cesser) on ne substitue de suite une activité constante, une application continue et un zèle non interrompu pour discuter un sujet à la décision duquel est lié le bonheur des nations.

Et si M. Devèse, votre redoutable rival, a présenté aux Chambres, à Sa Majesté Catholique, et à son Conseil des ministres, la protestation qu'il a faite contre l'avis de la commission centrale de santé de France, (de laquelle vous êtes, MM., les très-dignes membres,) il se trouvera pareillement en Espagne, quelqu'un qui représentera à l'auguste congrès national,

au Roi et ses ministres d'une manière respectueuse mais énergique, qu'il y a eu beaucoup de négligence dans cette partie si intéressante d'économie civile, que tout ce qui s'y rattache a porté l'empreinte du désordre et du despotisme, comme le restant, et enfin que tout gouvernement juste et éclairé, pour répondre autant que possible à l'honnête confiance que lui a accordé le peuple, doit tirer parti de l'instruction de chaque professeur, avant de rédiger le code sanitaire, mépriser la routine qu'on a suivie jusqu'à présent; et s'efforcer de faire une nécessaire et importante réforme, mettant en action tous les secours imaginables, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la conservation de milliers de citoyens, et à cette occasion, je vous prie, MM., de vouloir bien recevoir les exprsssions de la haute considération avec laquelle vous respecte, votre dévoué serviteur et collègue,

FRANÇOIS PIGUILLEM.

Barcelone, le 26 novembre, 1821.

A M. Lassis, docteur en médecine, de la faculté de Paris, médecin en chef de l'hôpital de Namur, etc., récemment arrivé à Barcelone.

Monsieur et respectable collègue : lorsqu'on annonça, l'année passée, la traduction de votre ouvrage sur la non contagion du typhus, j'en

publiai la critique insérée dans le journal général de la société de médecine de Paris, et une dispute littéraire s'étant élevée, l'érudit traducteur quitta le champ de bataille, pour ne point s'engager, sans doute, dans une matière des plus difficiles que présente la médecine. Content de voir qu'il s'était présenté une occasion favorable de me mesurer avec un aussi illustre adversaire ; j'avance que je me crus maître du champ de bataille, surtout ne voyant se montrer dans la lice aucun professeur, ni aucune corporation scientifique, pour soutenir la doctrine de la non contagion.

Qui aurait pu s'imaginer que plusieurs mois ne se passeraient point, sans qu'il s'offrît un triste spectacle, qui devait faire vérifier au lit de milliers de malades, ce qui jusqu'alors s'était uniquement discuté dans les papiers publics ? Et que l'on afficherait que la maladie qui s'était manifestée dans le port et à Barcelonette était *jaune exotique, les miasmes d'où elle provenait, ayant été transportés de la Havane à ce port : qu'elle n'avait point paru contagieuse et qu'il fallait attendre qu'elle ne le serait pas à l'avenir...., Que la maladie ayant pris naissance dans le port, n'avait déployé aucun caractère contagieux ?*

Rien de plus facile que de combattre la doctrine contradictoire que renferment les susdits passages, le hasard n'ayant jamais fourni une occasion plus favorable pour celui qui aurait

eu la prétention d'être le chef des contagionistes. Le manque d'exemple jusqu'alors d'un seul sujet contagionné était un faible argument, parce qu'en bonne médecine, les maladies ne se nomment point contagieuses, par la raison qu'elles se communiquent précisément, mais plutôt par la faculté qu'elles ont de pouvoir se communiquer; il n'y avait aucun motif de se *flatter qu'heureusement notre pays était un de ceux dans lesquels, jusqu'alors, la maladie était tout-à-fait incommunicable*, puisqu'il n'y a aucun lieu connu, où ne le soit point la petite vérole, la rougeole, la gale et la syphilis, parce qu'elles sont essentiellement contagieuses; tandis que dans aucune contrée, l'asthme, l'hydropisie, l'apoplexie, sont devenues communicables, parce qu'elles ne sont point contagieuses par leur essence.

Les premiers faits que présenta notre maladie, observés convenablement, excitèrent en moi ce doute philosophique, sans lequel l'homme s'affermit dans ses erreurs, et persiste dans son entêtement, pour n'avoir pas le courage de les abjurer.

La direction avec laquelle a cheminé notre maladie de l'E. au S.-O., l'apparition de plusieurs malades dans divers points de la ville, avant que les communications avec Barcelonette fussent interceptées, l'augmentation considérable dans le nombre des malades, tant dans ce faubourg comme dans la ville, qui semblait se

jouer de la barrière; la manière dont furent attaqués ceux qui s'étaient isolés le plus exactement, l'effet que ressentirent les maladies intercurrentes, même les affections chroniques, du caractère de la fièvre régnante, montraient clairement qu'elle était plutôt épidémique que contagieuse. La rapidité avec laquelle dans une même maison, dans un même jour et quelquefois à la même heure, deux, trois, quatre et même six malades étaient frappés de cette maladie, prouvait évidemment que loin de se transmettre d'individus en individus, ils tombaient tous malades par une cause générale, à l'influence de laquelle ils avaient tous été exposés en même temps.

Tandis que les observateurs attentifs notaient en secret ces divers phénomènes de très-près, ceux qui au contraire contemplaient la catastrophe de très-loin, crurent apercevoir la propriété contagieuse, qu'ils n'avaient point entrevue, pendant le temps qu'ils persistaient à la reconnaître et qu'ils avaient publié plusieurs fois *qu'il fallait espérer qu'elle ne se manifesterait point.*

Tel était, M. le docteur, l'état de cette malheureuse ville, lorsque se présenta la commision des médecins français, dont les vertus philantropiques, passeront jusqu'à la postérité la plus reculée. Compagnons d'armes pour avoir servi sous la même bannière jaune de la contagion, les DD. Pariset et Bally, me firent l'ho-

neur de me renouveler leur ancienne estime et de me ranger parmi les partisans de la contagion que j'avais soutenue avec tant d'opiniâtreté dans mes précédens écrits. Mais comme les faits irréfragables m'affermissaient chaque jour davantage dans le doute philosophique que j'adoptais dès le principe de l'épidémie, il ne fut pas possible de mettre de l'accord entre nous, qui jusqu'alors avions professé et défendu une même doctrine. Je n'ai jamais eu et je n'aurai jamais le moindre scrupule d'abandonner l'opinion de hier, pour adopter celle d'aujourd'hui, quand cette dernière reposera sur des faits irrésistibles et convaincans, parce que lorsque l'expérience parle, l'esprit doit céder, sans qu'il se laisse entraîner par le poids de l'autorité, ni séduire par un raisonnement spécieux.

Ces Messieurs s'occupaient à ramasser des faits particuliers qui favorisaient leur cause, pendant qu'on leur en présentait une foule qui prouvaient le contraire. Un seul fait positif, disaient-ils, suffit pour en détruire des milliers de négatifs; mais ce même fait prétendu positif perdrait peut-être toute sa force, s'il était soumis au creuzet de la critique impartiale et sévère. Des milliers de faits négatifs, toujours identiques, toujours constans, forment une preuve pratique positive; et lors-même que ce principe ne serait point admis, on sera forcé de convenir que si les fauteurs de la contagion ont un grand nom-

bre d'observations particulières en faveur de leur manière de voir, leurs adversaires en ont recueilli encore davantage.

Les cas particuliers étant insuffisans, par la raison qu'il sont susceptibles d'être présentés d'une manière variée et arbitraire, il était nécessaire d'avoir recours aux observations générales faites et répétées sur ces théâtres d'horreur et en même temps d'instruction. Dans le lazaret, dans l'hôpital du séminaire et l'hôpital général, ni nous qui n'avons pas cessé un seul jour de nous y transporter, ni ceux qui ont assisté de jour et de nuit les malades, avons ressenti la moindre impression. Les sœurs de l'hôpital général, ces héroïnes de la plus vive charité, sans prendre aucune précaution, et livrées seulement à la Providence, ont présenté avec fermeté leur poitrine à un féroce ennemi qui n'a pas eu le courage de les attaquer, pendant le temps que le furent le surveillant de la convalescence, le pharmacien en chef, l'agent de surveillance et plusieurs autres personnes qui n'avaient jamais paru dans les salles, et qui fesaient tous leurs efforts, pour n'avoir aucune communication avec les malades, ni avec les effets qui leur avaient appartenus. On peut assurer que le danger, bien loin d'avoir été en raison directe de l'exposition, a été, au contraire, en raison inverse; excepté qu'on dise que de même qu'il y a un ange qui veille avec soin sur les enfans, les fous et les ivrognes,

qui s'exposent si inconsidérément à des dangers imminens, de même aussi, il existe un ange tutélaire pour les médecins et les autres personnes qui secourent les individus contagionés.

Quand même les faits rapportés jusqu'ici ne seraient point d'un grand poids, il me semble qu'ils auraient dû suffire pour contenir les contagionistes exaltés, et si la conduite de ceux qui changèrent de ton, aussitôt que, sortis de cette ville, ils se virent en rase campagne parut étrange, celle des membres de la commission française le fut bien davantage, quand ils ne balancèrent pas d'informer notre gouvernement que *la maladie était contagieuse à un degré tel, qu'on ne l'avait jamais vu dans aucune autre épidémie.*

Qu'aurait-il été de cette grande ville, où l'on a pris, d'une part, des précautions pour contenir la propagation du mal, tandis que d'une autre, on a augmenté les moyens de communication et le toucher entre les malades et ceux qui jouissaient d'une bonne santé? La belle plaine de Barcelone, qui a été si salubre, aurait été un vaste lazaret rapidement converti en un triste cimetière. La communication continuelle et non-interrompue des habitans de cette ville, sortis du foyer de la maladie pour passer la nuit dans les maisons de campagne,

au milieu de leurs familles, le trafic journalier avec les mêmes voitures qui ont conduit des malades introduits furtivement, le transport des familles affligées, le même jour qu'elles avaient perdu quelqu'un des leurs, ayant encore leurs mains fumantes des vapeurs du moribond, l'impossibilité d'avoir pu recueillir jusqu'à présent un cas bien avéré de ce qu'un malade, sorti de cette ville, ait transmis la maladie à quelque habitant du voisinage, sont tout autant d'autres preuves renouvelées sur des sujets différens par leur âge, sexe, tempérament, constitution physique, sensibilité individuelle, (ou susceptibilité) comme nous l'appelons aujourd'hui. La saison chaude, les esprits agités, l'entassement de beaucoup d'individus dans les demeures les plus resserrées, tout favorisait l'explosion, et on ne pouvait imaginer un moyen plus convenable, pour que la maladie fût contagieuse à un degré, tel qu'il ne s'était jamais montré dans aucune autre épidémie.

Que le régiment de Marie-Louise campé entre *Chiclana* et *Puerto Real*, dans l'année 1800, se soit préservé de la contagion, par les mesures que prit le chef d'interrompre toute communication avec les habitans de Cadix et autres villages circonvoisins, il n'y a là rien d'extraordinaire; mais dans notre épidémie, les communications ayant toujours existé, la maladie s'est circonscrite au-dedans de ses remparts. Que le port

de *Ste.-Marie*, *St.-Lucar de Barrameda*, *Jerez* de la frontière et autres villages de l'Andalousie, contractassent la maladie, pour avoir donné l'hospitalité aux émigrés de Cadix, les gens de *Sans*, *Gracia* et autres habitations de l'étroit cordon qui nous entourait, ne pourront jamais reprocher à ceux de Barcelone qu'il ont été les conducteurs de la maladie à la fureur de laquelle ils échappaient.

Ces réflexions doivent obliger un chacun d'avouer que le prétendu germe de notre fièvre devenait inerte et perdait toute sa force à peu de distance de la ville, par le seul effet de la simple exposition à l'air libre : d'où l'on déduit qu'il est bien difficile de concevoir qu'il ait pu être importé de la Havane à ce port, (*contagium indistans*) sans que les vents, les pluies, etc., aient pu le détruire; lorsqu'il a été dans l'impossibilité d'être transporté de cette ville à *Gracia*, *Sans* et plusieurs autres lieux du voisinage où il se trouvait tant de causes favorables à son développement : de ce qui se déduit pareillement que, si le susdit germe a été sans action, par la simple exposition à l'air libre et pur de la campagne, il n'est point facile de concevoir que la maladie reparaisse, l'année prochaine, ou qu'elle se reproduise, après que les meubles et les hardes auront été exposés aux vents, au serein, qu'ils auront été bien aérés et lavés, que les maisons auront été blanchies

avec la chaux, et qu'enfin tout aura été exposé à l'action du froid, pendant l'hiver qui va commencer.

Si par malheur la maladie retournait, l'année prochaine, (à Dieu ne plaise) peut-être ce serait moins, parce que le germe se reproduirait à la manière des insectes et des sémences des végétaux, que par l'influence des autres causes locales ou topographiques de notre sol, ou des affections atmosphériques et météorologiques, ou de toutes les deux réunies pour notre destruction.

Le fait est que l'influence des variations de l'électricité dans l'augmentation du nombre des malades et des morts a été noté exactement par un observateur aussi modeste que judicieux, et que la disparition de l'épidémie date visiblement du 18 novembre, c'est-à-dire, 90 jours après qu'elle avait commencé. A l'entrée de la nuit il se répandit, sur toute la ville, un brouillard extrêmement épais, on ne remarqua dès ce moment que quelques malades, et la maladie ne se montra plus que dans une ou deux rues, de la même manière qu'elle le fit dès le principe.

La recherche des causes locales mérite donc toute notre attention, puisque nous sommes chargés de préserver les peuples, des maladies qui les menacent. Lors même qu'elles ne serviraient qu'à faire développer la contagion que

l'on suppose, elles devraient être écartées autant que possible, parce que nous aurions, dans ce cas, la satisfaction d'avoir fait tous nos efforts pour contribuer à une fin si utile et de la plus grande importance.

Et puisque l'étude de ces causes vous a conduit, M. le Docteur, de Paris à cette ville, n'épargnant ni peines, ni fatigues, vous pourrez, plus que tout autre, servir à éclairer un point aussi important; ce qui contribuera à confirmer ou à réfuter ce que vous avez déjà écrit sur les véritables causes des maladies épidémiques, nommées typhus; me rejouissant d'avoir eu l'honneur de vous connaître personnellement, en même temps, reconnaissant des instructions que vous avez eu la complaisance de me donner de vive voix, dans les intéressantes conversations que nous avons eues ensemble, sur l'importation et la propagation de notre typhus, je vous renouvelle les sentimens de la haute considération, avec laquelle je suis, monsieur, votre dévoué serviteur et collégue.

Barcelone, *le* 18 *décembre* 1821.

François PIGUILLEM.

MANIFESTE

Relatif à l'origine et à la propagation de la fièvre qui a régné à Barcelone, pendant l'année 1821, *présenté à l'auguste congrès national, par une réunion libre de médecins étrangers et nationaux.* Barcelone, imprimerie de Joseph Torner, année 1822; avec cette cette épigraphe :

Salus populi suprema lex est.

Quoique l'assemblée des Cortès ait demandé des renseignemens à tous les corps scientifiques, touchant la maladie meurtrière qui a ravagé cette ville, l'année passée, et qu'elle possède une grande masse de connaissances à cet égard, propres à éclairer tous les points relatifs à son origine et à sa propagation; néanmoins des médecins, dont les noms sont inscrits à la fin de ce mémoire, offrent avec respect le présent manifeste à l'auguste congrès, au moment de l'ouverture de sa nouvelle session, durant laquelle on discutera le projet de loi, relatif à la santé publique de la monarchie espagnole. Tout réclame la réforme de quelques lois qui, faites dans des siècles de barbarie, furent entachées d'igno-

rance, sans que le temps, qui détruit tout, ait pu seulement les rectifier, puisque dans une affaire qui est d'un si haut intérêt pour les nations, on a suivi une aveugle et misérable routine.

Les médecins soussignés, entraînés par la force irrésistible de l'opinion, ont formé une réunion libre et spontanée, d'une manière si étonnante, que, peut-être, l'histoire de la science ne possède point d'exemples pareils. Quelques-uns parmi nous sont venus d'Angleterre et de France, dans le but unique et philantrope d'examiner si les faits observés à Barcelone étaient conformes à ceux que nous avions recueillis dans diverses épidémies, observées non-seulement sur plusieurs points de l'Europe, mais encore en Afrique et dans les deux Indes.

Quelques-uns de nous qui, dans le principe, s'étaient appuyés sur des doctrines qui semblaient incontestables, et qui avaient défendu avec fermeté la contagion et l'importation de la fièvre jaune, désabusés bientôt par une triste expérience, ont reconnu la différence qu'il y a entre l'instruction que l'on puise dans les livres, et celle que l'on acquiert au lit des malades. Renfermés dans un doute philosophique, nous avons abjuré nos erreurs et nous n'avons pas craint de publier une solennelle rétractation, comme l'ont fait, dans de pareilles circonstances, les plus fameux médecins des deux Amériques.

Presque nous tous, témoins oculaires de cet horrible spectacle, depuis le commencement jusqu'à la fin ; supérieurs à la terreur qu'inspirait une maladie si terrible, et bravant tout genre de dangers, nous avons eu l'occasion de l'observer dans les lazarets, les hôpitaux, dans Barcelonette, dans les maisons particulières, chez toutes les classes d'individus et sous les diverses formes et anomalies qu'elle a présentées.

Pendant l'espace de deux mois, le but de nos conférences a été d'exposer les observations que chacun de nous avait faites, ayant ramassé un nombre suffisant de faits précieux, nous les avons analysés, comparés, discutés avec le plus mûr examen, n'oubliant aucun moyen pour arriver à la découverte de la vérité, qui n'était point facile à trouver au milieu du bouleversement général et de la confusion qui ont régné pendant le cours de l'épidémie.

Le manifeste ci-joint est par conséquent le résultat d'un grand nombre d'observations recueillies avec exactitude et convenablement discutées.

Au lieu de publier un discours scientifique, capable de séduire le gouvernement, nous avons préféré choisir les corollaires ci-joints des mêmes faits inattaquables qui leur servent de base et que ne pourront révoquer en doute ceux qui professent une opinion contraire à la nôtre.

L'esprit d'association qui, par nature, est suspect et exclusif, ne peut nous animer, nous,

médecins, dont la réunion finit dès l'instant que nous apposons nos signatures au bas de cet écrit. Mais malgré la grande distance qui va nous séparer, il restera établi, entre nous, une conformité mutuelle de sentimens, parce que dans la république des lettres, les hommes qui professent les mêmes principes ne forment plus qu'une seule et vaste famille. Malgré que nous soyons établis dans des pays différens, le même esprit de philantropie qui nous anime, continuera à nous inspirer et nous ne cesserons point d'élever la voix, pour venger les droits de l'humanité outragée par ces mêmes lois sanitaires, qui, fondées sur des principes erronés, n'ont servi qu'à augmenter les malheurs des peuples, au lieu de coopérer à leur bonheur.

Dans le premier manifeste publié par la junte supérieure de santé de Catalogne, en date du 14 août 1821, on lit : (la maladie est exotique, les miasmes qui ont produit cette fièvre ayant été apportés de la Havane dans ce port.)

Sous la date du 22 du même mois, on en publia un autre qui disait : (cependant on peut certifier que la maladie ayant pris naissance dans le port, n'a déployé aucun caractère contagieux.)

Celui du 25 du même mois, commence par ces mots : (la junte de santé de concert avec l'autorité, dicte les mesures les plus convenables pour maintenir isolée, la maladie provenant de ce port.)

Jusqu'à présent on n'a point signalé quel est, ou quels ont été les navires qui ont apporté la maladie de la Havane, dans ce port.

Il résulte des actes de la junte municipale, que les premiers malades sont sortis de la polacre de guerre, napolitaine, la *Conception*; ancrée dans ce port depuis le 23 avril, lequel bâtiment n'avait point été à la Havane.

Il est également prouvé que, le 28 avril 1821, il sortit de la Havane un convoi de 52 voiles, dont vingt entrèrent dans ce port, depuis le 17 jusqu'au 23 juin. D'après des renseignemens irrécusables, la fièvre jaune ne régnait point à la Havane, lors de la sortie du convoi, qui, au reste, pendant le temps que dura la traversée, ne perdit que quelques hommes, de maladies ordinaires.

Parmi les brigantins sortis de la Havane, le *Tallapiedra* et le *Grand-Turc*, sont surtout ceux que l'on soupçonne avoir été les conducteurs de la fièvre jaune de la Havane, dans ce port. En outre de la déclaration publiée dans le journal de Brusi, du 14 août, par le capitaine du susdit navire le *Tallapiedra*, et que personne n'a contesté, il est reconnu qu'il relâcha à Carthagène, le 12 juin, où il débarqua deux passagers, et que le *Grand-Turc* débarqua, le 5 juin à Cadix, 24 hommes, sans que la fièvre jaune se soit montrée dans ces ports, lesquels, par leur situation, latitude, température, etc.,

sont plus exposés à avoir cette maladie que Barcelone, située à l'Est de l'Espagne.

Malgré que nous ayons des observations dignes de foi, qui prouvent que dans les mois de février, mars, avril, mai et juin, il y a eu à Barcelone et à Barcelonette, plusieurs fièvres avec vomissement noir, jaunisse et autres symptômes alarmans, (comme cela arrive sporadiquement chaque année, plus ou moins) les premiers malades observés dans le port, ne se sont montrés que dans les premiers jours d'août, c'est-à-dire, 33 jours après l'arrivée des navires formant le convoi, lesquels joints aux 60 de la traversée, font plus de 90 jours, temps plus que suffisant pour détruire un principe contagieux, avec ces deux rigoureuses quarantaines qu'ils subirent.

Les marchandises ayant été mises dans divers magasins, et répandues dans plusieurs parties de la ville, ce ne fut que 23 jours après, que la maladie se déclara, non point sur quelqu'un de ceux qui manièrent et transportèrent les marchandises, mais seulement sur ceux qui, par état, devaient rester sur ces mêmes bâtimens.

Un navire arrivé du Nord, le 4 septembre, peu de jours après avoir mouillé dans ce port, eut, pour premier malade, son capitaine, qui mourut.

La première apparition de la maladie, n'ayant point coïncidé avec l'arrivée des navires formant

le convoi venu de la Havane, il aurait été plus naturel de l'attribuer à une introduction clandestine, par la contrebande, moyen auquel ont eu recours les partisans de l'importation, quand ils n'ont pas pu en découvrir l'origine.

Non-seulement l'importation de la fièvre de la Havane dans ce port est douteuse, mais encore incertaine et inadmissible, parce qu'elle n'est appuyée que par l'autorité de ceux qui l'ont proclamée sur leur parole.

Aux partisans de l'importation, appartient de présenter les preuves, résoudre les objections, et détruire les contradictions qui se présentent à la première vue, en lisant leurs écrits, et tandis qu'ils ne le feront pas, bien loin d'avoir prouvé l'importation, celle-ci passera pour une fable aux yeux des plus fameux médecins des Antilles, qui la croyent impossible.

La maladie ayant commencé dans le port, plusieurs malades en sortirent et furent à *Sàlou*, *Seitges*, *Malgrat*, etc., sans qu'elle se soit montrée dans ces lieux.

Mais par les actes de la junte suprême de santé, il conste que, plusieurs jours avant l'arrivée du fabriquant de savon, à Tortose, on avait observé un malade avec tous les symptômes alarmans, et qui provenait d'un bàtiment ancré depuis quinze jours dans la rivière, lequel n'avait point été à Barcelone.

La rapidité avec laquelle se propagea la ma-

ladie dans cette ville, (*Tortose*), et la promptitude avec laquelle trente individus furent attaqués en même temps, le 29 août, est contraire à l'idée de l'importation.

Les causes locales et météorologiques agissant avec plus de force à Tortose, avaient dû nécessairement y produire un plus grand ravage, et c'est à elle que l'on doit attribuer l'origine, la propagation et la disparition de la maladie.

Les deux inspecteurs qui proclamèrent la maladie de Tortose, importée de Barcelone par un fabriquant de savon, et qu'ils regardèrent comme extrêmement contagieuse, avaient attesté dans tous les manifestes, que celle de cette dernière ville ne l'était point, et que tout fesait espérer qu'elle ne le serait pas par la suite.

Ces deux messieurs, malgré qu'ils eussent reconnu un caractère contagieux, dans la maladie de Tortose, revinrent à Barcelone, sans l'avoir heureusement communiquée à aucune des personnes qu'ils soignèrent à leur retour, et non-seulement, avant d'entrer dans cette ville, ils ne se soumirent point à un seul jour d'observation, mais encore ils ne se purifièrent pas comme le prescrivent les loix sanitaires.

Il est certain que les deux inspecteurs qui étaient partisans de la non contagion de la fièvre de Barcelone, avant de se rendre à Tortose, changèrent d'avis, à leur arrivée dans cette ville, et depuis ils ont insisté à soutenir la contagion.

Nous ne pouvons adopter l'idée de l'importation de la fièvre de la Havane dans ce port, elle n'est appuyée sur aucune donnée certaine, ni sur aucun raisonnement satisfaisant; surtout quand on a sous les yeux les causes locales, évidentes et palpables, qui viciant la salubrité de cette ville, ont donné naissance à une épidémie, par leur combinaison avec la constitution atmosphérique, et dautres certaines circonstances météorologiques.

La police publique ayant été négligée depuis plusieurs années, il en résultait, que les cloaques, les égouts, les conduits et les canaux de cette ville étaient autant de foyers d'infection, de sorte que, vers la fin juin, on ne pouvait passer près de la muraille de mer, sans sentir une odeur infecte, que répandaient les substances animales et végétales, qui s'y trouvaient dans un état de putréfaction.

En outre des opérations que l'on fit, les années précédentes au conduit *Condal*, la rareté des eaux, leur peu de cours et la chaleur du soleil en formaient une espèce de mare et rendaient leur écoulement difficile, ce qui, chaque jour, déterminait une évaporation nuisible dans tout le conduit.

L'examen minutieux de la commission, touchant le curage du port, a prouvé que le conduit *Condal* était obstrué à son embouchure, par un amas de sable, qui s'opposant à son écoulement, formait une grande mare

d'eaux pourries, provenant des fabriques, de la tuerie, des buanderies et autres établissemens, situés sur ses bords, et qui exhalaient une odeur insupportable.

Dans ses recherches, la même commission a trouvé cette eau dormante et insalubre retenue par cet amas de sable, élevée d'un pied au-dessus du niveau de la mer, et plus ou moins dans les autres mares.

Les ouvrages faits récemment au port, l'ont converti en une mare infecte; et le curage que l'on avait mal exécuté, les années d'avant, ont pareillement contribué à le changer en un foyer d'infection, qui n'existait point auparavant.

Dans les maisons de Barcelonette, qui sont situées en face du port, dans la rue des *Encantes*, celles de la *Merced, Moncada*, et celles qui avoisinaient le foyer de l'infection, le désastre a été horrible et presque général, tandis que dans celles de *Ste.-Anne*, *Tallers*, *St.-Pierre*, d'un quartier plus élevé, et dans les autres exposées au Nord, à une grande distance du foyer infecté, il y a eu très-peu de malades, et seulement un ou deux dans la même maison.

Et si, celles des *Moles*, de *Roig*, de *Patritxol*, etc., dont la direction est du S.-E. au N.-O., malgré leur éloignement du port, ont été excessivement maltraitées par l'épidémie, on sait que dans ces sortes de calamités publiques on observe de semblables anomalies, la maladie

serpentant, pour ainsi dire, dans une même rue. En outre, si on veut rendre compte de tous les phénomènes, la même difficulté existe contre la contagion.

On a prétendu que plusieurs familles demeurèrent, pendant tout le temps que dura l'épidémie, campées à la droite, au sortir de la porte de mer, lieu immédiat au foyer d'infection, sans avoir ressenti son effet, et que deux individus, qui avaient contracté la maladie dans Barcelonette, furent les seuls qui succombèrent. En outre de ce qu'il est prouvé que plusieurs autres personnes de ces familles tombèrent malades, ayant continuellement communiqué avec les habitans de Barcelonette, le même argument peut aussi être appliqué contre la contagion ; et si on examine attentivement l'endroit où vécurent ces personnes campées, on verra qu'elles étaient à l'abri du S.-E., qui était le conducteur des émanations nuisibles, comme le prouve la direction que suivit l'épidémie.

Si aux susdites causes locales, évidentes et palpables, on réunit l'état atmosphérique antérieur à l'apparition de la maladie et l'action des changemens atmosphériques, il ne restera pas le moindre doute, que la réunion de toutes ces causes n'ait été plus que suffisante pour produire la fièvre, sans qu'il soit besoin de l'attribuer à un germe exotique et imaginaire.

L'époque à laquelle elle commença est précisé-

ment la même que celle où les épidémies se sont régulièrement montrées, soit en Espagne, soit dans d'autres latitudes semblables.

Celle qui régna en 1804, dans l'Andalousie, commença dans le mois d'août dans dix communes, et en septembre dans huit, sur vingt-trois qui en furent attaquées pendant la même année.

L'épidémie de Barcelone ayant un cours semblable à toutes celles connues, a été en augmentant, jusqu'à la mi-octobre, puisque le dix-neuf du même mois, il périt 246 personnes, depuis ce jour, elle diminua avec une égale régularité.

Dans 16 communes de l'Espagne, on observa pareillement en 1804, la plus grande mortalité dans le mois d'octobre ; aussi on l'a remarqué à Cadix et à Alicante, puisque le 9 du même mois, le nombre des morts fut plus considérable qu'il ne l'avait été auparavant.

Quand le nombre des malades fut arrivé au *maximum*, la fureur de l'épidémie commença alors à diminuer d'une manière sensible, puisque depuis le 19 du mois d'octobre, ci-dessus, où périrent les 246 personnes susdites, jusqu'au 2 de novembre où il n'en mourut que 98, elle fut en décroissant d'une manière évidente, jusqu'à sa totale disparition.

Pendant l'épidémie observée à Londres en 1665,

on remarqua que ce fut lorsque le nombre des malades se trouva porté à trente ou quarante mille, qu'elle commença alors à décliner et à disparaître d'une manière graduée ; la même chose arriva à Marseille, en 1720, ainsi que dans les épidémies les plus meurtrières d'Égypte et de Moscow, qui ont toujours offert les mêmes phénomènes, c'est-à-dire, qu'elles ne commençaient à perdre de leur intensité, que lorsque le nombre des malades et des morts était arrivé au plus haut degré.

Eh ! quelle est la maladie contagieuse connue, dont l'apparition et la terminaison soient sous la dépendance des périodes déterminés de l'année?

Pendant la durée des causes populaires et générales, tous les faits que l'on cite en faveur de la transmission de la maladie des individus affectés à ceux qui se portaient bien, ne peuvent s'expliquer seulement par le contact immédiat ni médiat, puisque tout le monde se trouvait sous l'influence de ces mêmes causes.

L'épidémie n'a point dépassé le fossé qui entoure la ville, et si ce fait irrécusable ne prouve point qu'elle a été purement locale, que l'on montre la cause qui l'a circonscrite et limitée?

On ne peut citer un seul fait positif d'une personne saine qui ait contracté la maladie hors de la sphère des causes locales, quoiqu'elle ait beaucoup communiqué avec des malades et qu'elle ait touché les effets qui leur appartenaient.

Pendant tout le mois d'août, les malades qu'il y eut en ville, vis-à-vis la *Loge*, l'*Encan*, dans la rue des *Moles*, etc., contractèrent la maladie positivement au port; le petit nombre qu'il y eut dans celles de *Gracia*, *Sans*, et les autres maisons situées sur la plaine de Barcelone, l'avait pareillement gagnée au-dedans de ses murs.

Et soit, que ces divers malades aient péri ou guéri, il n'existe pas un seul fait de communication de la maladie, aux personnes qui les ont assistées le plus immédiatement, et qui ne résidaient point dans Barcelone.

Un grand nombre d'individus, passant toute la journée dans la ville, se retirait le soir dans le sein de leurs familles, logées à la campagne ou dans des villages voisins, sans avoir jamais donné la maladie à personne, quelle que fût la situation desdites maisons; de même ceux qui sortaient de la ville, le jour même qu'ils avaient perdu quelqu'un de leurs parens, quoiqu'ils ne prissent aucune précaution, ne communiquaient point la maladie.

L'usage journalier des mêmes voitures qui avaient aussi apporté les malades introduits furtivement, le transport des matelas, des hardes et autres meubles sortis du foyer d'infection, ne transportèrent pas la maladie hors des limites qu'elle avait pour bornes.

Malgré la réunion d'un grand nombre de personnes dans des habitations très-étroites, la ter-

reur qui s'était emparée des esprits, la saison chaude et la réunion de beaucoup d'autres causes plus que suffisantes pour la propagation d'une maladie, pour peu contagieuse qu'elle soit, celle de Barcelone ne put s'établir hors de la ville.

Et s'il suffisait de respirer seulement l'air pur de la campagne, hors des portes de la ville, pour détruire l'activité de la prétendue semence, en lui empêchant de germer, dans l'endroit où on la répandait, celle-ci ne pouvait fructifier non plus sur les personnes qui se présentaient dans les lieux les plus propres à rechercher la propriété contagieuse d'une maladie.

Le péril, bien loin d'être en raison directe du rapprochement, a été en raison inverse.

Dans le lazaret de la marine, dans lequel depuis le 7 août, jusqu'au 13 septembre, entrèrent 79 malades, dont 55 périrent et 24 guérirent, aucun des 32 employés du lazaret n'en fût atteint.

Dans celui de la vice-reine, où furent transportés 56 malades, dont 39 périrent et 17 guérirent, de 23 personnes, de toutes classes, qui les assistèrent, 4 seulement en furent atteintes, elles sortirent de Barcelone et furent guéries.

Dans l'hôpital du séminaire, on transporta 1767 malades, parmi lesquels il en périt 1293; et de 90 employés, il n'y en eut que 3 de malades, ce qui fait un sur 30.

Ce qui fait voir, en parlant comparativement, que cette classe de gens jouissait d'une meilleure santé que les autres habitans de la ville.

Dans le même temps que dans l'hôpital général, furent attaqués de la maladie régnante, ceux qui n'avaient aucune communication ni avec les malades ni avec leurs hardes, les vicaires, les religieux et les religieuses qui les assistaient avec une grande charité, de même que les médecins, chirurgiens, ne furent jamais malades.

Comment peut-on concevoir que parmi tant de gens qui assistaient les malades, il n'y en eut point qui eût la disposition pour contracter la contagion, étant tous entièrement différens entr'eux, soit par leur âge, leur sexe, tempérament, genre de vie, sensibilité, etc. ?

Ceux qui ont disséqué avec tant d'intrépidité les cadavres, n'ont pas contracté la maladie, bien même qu'un d'entr'eux se fût coupé avec un scalpel, et qu'il eût ressenti, pendant plusieurs jours, les effets de cette plaie tellement enflammée, que les glandes de l'aisselle participèrent à l'inflammation.

Les fous même, renfermés dans leurs loges, furent attaqués de la maladie, se plaignant d'une certaine odeur semblable à de la fumée, qui leur fatiguait subitement la tête.

Si un si grand nombre de faits renouvelés fréquement et irréfragables, ne constituent point

une preuve convaincante contre l'existence de la contagion, nous devons avouer que nous ignorons absolument ce que l'on doit entendre par preuve convaincante.

Quelques familles qui furent isolées chez elles, prenant les plus exactes précautions pour éviter tout contact et communication avec ceux du dehors, n'en furent pas moins atteintes, parce que la maladie provenait de causes générales.

On a vu fréquemment être atteintes en même temps, de la maladie, quatre, six et même huit personnes d'une même famille, dans un même jour, à la même heure et au même instant.

Différentes personnes qui avaient eu la maladie des Amériques et de Cadix, non-seulement ont contracté celle de Barcelone, mais ont aussi succombé.

Quoiqu'il soit en notre pouvoir de conserver le germe d'une maladie contagieuse, comme la petite vérole, la vaccine, la gale, etc. et de la reproduire à notre volonté, cependant l'épidémie étant passée, il est impossible de la faire renaître de nouveau, par aucun des moyens connus.

Il y a plusieurs individus qui ont vécu dans les mêmes chambres où sont morts des gens attaqués de la maladie régnante, sans les avoir au préalable fait blanchir, qui ont couché dans le même lit où ces personnes étaient mortes, sans laver ni refaire les matelas, qui se sont

servis des mêmes habits sans les purifier, et il n'y a pas un seul exemple qui prouve que la maladie se soit contractée.

On pourrait défier ceux qui l'attribuent aux miasmes exotiques, de la faire renaître dans la saison actuelle ou dans quelque autre, où il ne se trouve point la réunion des causes qui l'ont produite l'année passée, en se servant de tous les moyens imaginables.

L'opinion que transmit la commission française à notre gouvernement, en date du 25 novembre, ne reposant point sur des observations exactes ni convenablement discutées, ne peut en imposer à personne, quoiqu'elle soit signée par MM. Pariset, Bally et François, sujets dignes d'une aussi honorable mission.

Après avoir dit, *que la fièvre de Barcelone est la véritable fièvre jaune d'Amérique* (*la même que nous avons vue aux Antilles et à Cadix*) ils ajoutent : *c'est un protée qui prend tant de formes diverses, et qui offre un si grand nombre d'anomalies extraordinaires, soit dans la lenteur comme dans la rapidité de son cours, soit dans la combinaison, la succession et les degrés de ses phénomènes, qu'il est impossible de l'assujettir à une règle fixe et invariable.*

Mais ce qui a causé un étonnement extraordinaire, même parmi le vulgaire ignorant, a été le contenu du passage suivant : *la fièvre jaune de Barcelone est contagieuse, à un degré tel, qu'on*

ne l'a jamais vu dans aucune autre épidémié de la même nature.

La multitude des faits positifs rapportés jusqu'ici, sont un argument irrésistible que MM. les commissionnés, les membres de la commission, ne pourront réfuter.

Ces Messieurs n'ayant pas pu, sans doute, à cause du peu de temps qu'ils demeurèrent à Barcelone, recueillir par eux-mêmes les faits nécessaires, ont été obligés de s'en rapporter à ce que leur ont raconté des gens séduits par les apparences, et s'ils avaient ramassé confusément tout ce qui leur fut dit à cet égard, il en résulterait une collection de faits, qui ne seraient point susceptibles de soutenir un examen impartial, si on les soumettait à une critique sévère.

Tout ce qu'ont publié les médecins qui vinrent de Carthagène, ne mérite pas une plus grande confiance, parce que leurs écrits sont remplis d'erreurs bien notables qu'on leur à reprochées depuis, et ce qui est bien plus, c'est que l'un de ces professeurs ait manifesté peu d'exactitude en citant des faits très-éloignés de la vérité, comme il est arrivé à l'égard de la supposée importation de la fièvre de Barcelone à Mayorque, démentie dans les papiers publics, par le même capitaine à qui on l'attribuait.

Les mêmes précautions sanitaires qu'adopta le gouvernement depuis le commencement de l'épidémie jusqu'à sa fin, sont un argument des

plus puissans contre l'existence de la contagion.

Les continuelles communications entre les habitans de Barcelonette et ceux de Barcelone, jusqu'au 2 septembre ; la permission de transférer les malades, provenant des navires, à l'hôpital général, quoique le lazaret fut déjà achevé, l'avis inséré dans tous les manifestes, principalement dans celui du 18 août, indiquant que bien que ce fût la fièvre *exotique apportée par les miasmes de la Havane dans ce port, elle n'avait point été contagieuse, et que probablement elle ne le serait pas à l'avenir*, sont autant de preuves contre sa propriété contagieuse, qui aurait dû lui être nécessairement inhérente, en étant *exotique*.

La Junte supérieure après avoir soutenu que notre maladie n'était point *contagieuse*, et après s'être entêtée à faire effacer ce mot, lorsque, par équivoque, on le mit dans un ordre du jour, en date du 1.er septembre, dit qu'il existait à Barcelonette la fièvre jaune avec *quelques légers indices* de caractère contagieux.

Le cordon ayant été mis la nuit suivante, ce fut, sans doute, pour renfermer la contagion dont on voyait déjà *quelques légers indices.*

L'expérience a montré l'insuffisance de cette mesure extrêmement nuisible aux malheureux habitans qui restèrent sans communication, et tout-à-fait inutile pour empêcher la propagation de la maladie dans la ville.

Depuis le 3 septembre, jour où les communications de Barcelonette furent coupées (et où il n'y avait que neuf malades) jusqu'au 10, leur nombre arriva à 162.

Le plus sûr moyen qu'adopta le gouvernement, qui fut l'*émigration*, en même temps qu'il démontre l'influence des causes locales, détruit toute idée de contagion. Ceux qui sortaient de Barcelonette, avec leurs habillemens qui n'avaient point été soumis aux purifications qu'exigent les contagionistes, ne transportèrent point la maladie dans les lieux salubres où ils se rendirent, et si quelqu'un d'entr'eux tomba malade, il apportait déjà la maladie de Barcelonette, sans avoir pû la transmettre à ceux avec lesquels il vécut, qui lui donnèrent leurs soins, et qui n'avaient pas été antérieurement dans le foyer d'infection.

Les infractions tantôt clandestines, tantôt manifestes du cordon étroit qui nous serrait, ont donné motif au peuple même de le tourner en ridicule, dans des expressions les plus vulgaires.

Les vexations qu'ont éprouvées ceux qui étaient sortis de Barcelone, et les mesures arbitraires prises par chaque commune, même celles des montagnes les plus élevées, en même temps qu'elles se sont adressées contre une contagion imaginaire, ont été une insulte à l'humanité et une preuve manifeste de l'ignorance et des connaissances arriérées dans lesquelles la routine sanitaire a plongé les peuples.

De tout ce qui a été exposé depuis le commencement de ce manifeste, jusqu'ici, il résulte que la fièvre qui a régné dans cette ville a été *indigène*, qu'elle a été épidémique, qu'elle n'a pas été contagieuse.

Que les mesures sanitaires adoptées par le gouvernement ont été précaires, tout-à-fait inutiles et même préjudiciables, si on en excepte celle de l'*émigration*.

Et si, au lieu de demeurer dans une longue inaction, dans l'attente d'une contagion invisible, et imaginaire, méconnue quant à son essence et incapable de pouvoir se manifester, on dirige toutes les précautions raisonnables et énergiques, pour faire disparaître les causes locales, nous pouvons nous flatter que cette maladie ne reviendra plus, et que cette belle ville recouvrera son degré de salubrité dont elle jouissait auparavant ; le commerce renaissant avec elle, ainsi que l'industrie et l'assemblage de félicité qu'elle répand, non-seulement en Catalogne, mais encore dans toute la monarchie et dans les nations les plus éloignées.

Barcelone, le 21 février 1822.

Charles Maclean, M. D. de Londres; — Lassis, D. M. P.; — Rochoux, D. M. P., membre de la commission envoyée en Catalogne par le gouvernement français; — Francisco Piguillém; — Francisco Salvá; — Manuel Duran; — Juan Lopez; — Salvador Campmany; — Ignacio Porta; — José Calveras; — Antonio Mayner; — Raymundo Duran; — Buenaventura Sahuc.

MÉMOIRE

Sur la contagion en général, et sur celle de la fièvre jaune en particulier, lu dans une des séances de la Faculté de médecine du Maryland, par Nathaniel Potter, *D. M.* Baltimore, 1818.

M. le Président et Messieurs,

Je m'acquitte aujourd'hui d'une obligation justement due à cette assemblée, et dont une indisposition passagère m'avait détourné. Je sens que pour donner à l'exécution de mon ouvrage, la vie, la force et les couleurs brillantes qui lui sont nécessaires, mes talens ne suffiront pas, heureux si mon zèle et mes efforts, en m'élevant à la hauteur du sujet important que je traite, peuvent mériter vos suffrages.

Peut-être me demandera-t-on pourquoi, au point avancé où se trouve la question, j'ai fait choix d'un sujet mis en controverse depuis long-temps, je répondrai à cette demande que je conservais l'espoir de voir condamner à l'oubli, pour n'en plus sortir, l'opinion de la contagion; mais à ma surprise, ainsi qu'à mon regret, j'ai reconnu, d'après les opinions publiées par des médecins nationaux et étrangers qu'il existait encore, sur notre propre territoire, une véritable Vendée, secourue par un ennemi étranger qui combat et s'efforce d'étouffer une opinion qui seule semble

d'accord avec la saine philosophie. Le comité médical attaché à l'armée de la Grande-Bretagne, en publiant ses profondes recherches sur ce sujet, a jugé définitivement et d'une manière solennelle, que la fièvre jaune est une maladie contagieuse et par conséquent transmisible, par l'effet des relations commerciales.

Dans cette décision, nous éprouvons une sollicitude bien plus qu'ordinaire, parce que nous sommes persuadés que les conséquences qui découlent de l'admission d'une telle opinion sont tellement fâcheuses, pour l'intérêt public et particulier, qu'aucun philosophe, qu'aucun philantrope ne pourra les envisager sans inquiétude; cet arrêt devient, il est vrai, encore plus important par la raison qu'il émane d'un corps savant et honorable, dont le rang distingué dans la république médicale peut imposer, aux nations environnantes, l'obéissance et l'admiration. Lorsque d'une part nous regrettons que le pays qui a donné naissance à Newton, Bacon et Shakespeare, qui a élevé la poésie au plus haut degré de gloire, ait sur tout autre sujet été si mal d'accord avec son génie, nous ne pouvons regarder l'opinion du comité que comme une faute grave, qui résulte du mauvais choix du sujet.

En commençant nos recherches, nous avons rencontré un obstacle, qui loin d'arrêter notre énergie, ne nous a surpris que par son rang d'ancienneté, et qui n'est devenu redoutable que

par la tyrannie de l'habitude. Cette opinion, dont on nous a imbus comme d'un principe élémentaire lors de notre éducation, qui s'est accru et renforcé avec nous, qui a été sanctionnée par une autorité législative d'outre-mer, réclame le talent d'un Socrate, ou l'éloquence d'un Burke, pour la combattre avec succès. Affranchi du despotisme de l'éducation et de tous les préjugés qu'elle fait naître, l'orgueil national a secoué les chaînes que cette opinion nous impose. Chaque partie du globe a rejeté la pestilence comme lui étant étrangère, chaque climat l'a répudiée et chaque contrée conteste l'avoir vu naître dans son sein.

Tandis qu'elle ravageait l'Europe et l'Amérique, on accusait de sa naissance les contrées orientales et méridionales du globe, dont les habitans indolens et bénévoles, n'ont eu ni l'énergie, ni le talent de repousser une inculpation aussi illibérale. Les premiers colons des Indes orientales placèrent le berceau de la fièvre jaune à Siam, et, comme une erreur en engendre un autre, nous avons fait retomber sur eux cette imputation mensongère :

« Mais sur l'excès du vice on n'est jamais d'accord,
» Demande le vrai point que regarde le Nord ?
» Un anglais vers l'Écosse et le cherche et le place,
» Un Écossais le montre en ses îles de glace,
» Plus loin c'est la Norwège; au-delà c'est Thulé,
» C'est la Zemble, et le Nord est toujours reculé.

» Tel est le vice aux yeux du méchant qui l'ignore.
» Nul à l'excès du mal ne croit toucher encore;
» Et ce qu'un scélérat n'apperçoit pas dans lui,
» Son doigt accusateur nous le montre en autrui ! »

Épître II. Pope : *Essai sur l'homme*, p. 134, *traduit par* Fontanes. Édit. 1821.

Depuis que l'importation de la fièvre jaune a paru douteuse à l'examen plus sévère de la moderne philosophie, qu'on tente par bien des efforts de réfuter, nous avons à regretter que les écrivains aient, en général, restreint leurs vues à une sphère trop resserrée; au lieu d'invoquer l'histoire des pays chauds qui engendrent nécessairement cette maladie, ils se sont, la plupart, bornés à l'examen de leurs propres villes. Il est reconnu en thèse générale, que toutes les contrées situées sous les latitudes du tropique et toutes celles dont les saisons s'en rapprochent sont destinées à supporter les ravages de cette espèce de maladie pestilentielle si connue sous le nom de fièvre jaune. Si les histoires de ces diverses contrées, nous étaient fidèlement transmises, nous trouverions, d'une manière invariable, que cette pestilence est une de leurs productions naturelles. L'histoire de nos colonies continentales, est remplie de faits qui prouvent que la fièvre jaune est le produit de la putréfaction, et que la communication de cette maladie n'est due qu'à l'altération de l'air atmosphérique. Nous

nous servirons de ces témoignages historiques pour appuyer notre théorie, Mais nous allons d'abord consulter Hippocrate, dont l'autorité est reconnue de tous les médecins : nous trouvons en plusieurs endroits de ses ouvrages, la description des caractères de ce fléau, (la fièvre jaune) qui a fait tant de mal à notre pays. Cet illustre Grec observait la maladie qu'il a si bien décrite, dans le climat tempéré de sa patrie, et sous des latitudes presque parallèles à celles de nos provinces du centre. Il parle un langage simple, et qui ne peut admettre qu'une seule interprétation. L'ensemble de cette fidèle peinture représente la maladie avec des couleurs aussi vives que celles de Chisholm ou de Rush. Il énumère les symptômes les plus remarquables de cette maladie, de la manière suivante : « *fièvre ardente, engourdissement ou coma, inflammation du cerveau ou des membranes qui le tapissent; couleur jaune de la peau ;* » et il arrive au plus haut degré de cette description effrayante, par ces mots : « vomissement noir : dans les fièvres ardentes, dit Hippocrate, la couleur jaune de la peau qui survient le 5.me jour, surtout si elle est accompagnée du hoquet, est un signe très-dangereux ; » dans la première section de son premier livre des pronostics, il déclare que le vomissement noir est un symptôme très-redoutable. Hippocrate place la maladie qu'il décrit ainsi au rang des maladies endémiques de la Grèce et en trouve

la cause dans les chaleurs extraordinaires des saisons. Il serait superflu de produire d'autres preuves (dont ses ouvrages abondent.) Les plus fastidieux nosologistes ne sauraient donner plus d'étendue à leur définition. La chimère d'une origine exotique n'est jamais entrée dans l'esprit d'Hippocrate. Il n'a pas l'injustice d'attribuer l'invasion de l'épidémie aux autres peuples, il n'accuse ni les Phéniciens ni leurs vaisseaux, il ne donne point à entendre qu'elle ait été introduite par le Bosphore ou importée des îles de l'Archipel.

Comme aucune distinction bien marquée entre les maladies miasmatiques et épidémiques n'avait été saisie, jusqu'à ce qu'elle fut suggérée par Lancisi, nous n'aurons recours à de plus anciennes autorités, que lorsque nous examinerons la doctrine de la contagion, sous le rapport pathologique. Lancisi, témoigne fortement en notre faveur, dans sa description de la maladie bilieuse, pestilentielle et épidémique, qui ravagea Rome en 1695. Il a rapporté la déclaration la plus explicite, que la fièvre fut limitée aux parties de la ville bâties avec des matériaux semblables aux fondemens artificiels des diverses parties de nos villes d'aujourd'hui, et il déclare que les lieux élevés, distants uniquement de quelques pas furent exemptés de la maladie. Il finit la description de cette fièvre mortelle en expri-

mant son étonnement sur ce qu'une si courte distance ait pu mettre une différence si essentielle dans l'air. Il attribue la maladie uniquement aux effluves dégagés des terrains bas, travaillés par une chaleur inacoutumée (1).

Baglivi s'exprime d'une manière aussi forte dans l'histoire de la même fièvre. Tous les deux décrivent sa malignité et déplorent également ses funestes effets. Je ne demanderais aux partisans de la contagion de la fièvre jaune, ou à ceux qui doutent sur cette question, d'autre faveur que celle d'invoquer sans détour et franchement les écrits de ces médecins (2).

Bartholin décrit une fièvre maligne qui avait le même caractère de la fièvre jaune de notre contrée, laquelle fièvre répandit, par ses effets meurtriers, la terreur dans la ville de Copenhague en 1652, et causa une désertion générale. Bartholin assure avoir fait l'ouverture d'un grand nombre de cadavres, il a rencontré dans chaque cas l'estomac et le duodénum très-enflammés et même frappés de gangrène. Il n'attribue point cette fièvre à une cause étrangère, mais il dit qu'elle provenait de la putréfaction causée par une chaleur extraordinaire (à quelque chose de gâté). Sa description finit par cette expression

---

(1) Lancisi, de noxiis paludum.

(2) Baglivi, opera omnia, page 157 et aliis locis.

emphatique : « la mortalité fut arrêtée uniquement par la gelée », (1).

Forestus n'est pas moins explicite dans sa description d'une fièvre maligne bilieuse, qui infecta la ville de Delft, pendant plusieurs années de suite. Cette fièvre se terminait généralement par la mort au 5.ᵉ jour. Elle provenait, dit ce fidèle historien, d'une chaleur inacoutumée durant plusieurs étés successifs et de ce que la ville était entourée d'eaux stagnantes.

Silvius, de le Boë, décrit une fièvre bilieuse des plus invétérées et intermittente, qui ravagea Leyde en 1669. Il l'attribue à une chaleur extraordinaire de l'été et de l'automne, au défaut de pluie et à un calme non interrompu, qui fesait que les eaux des canaux furent presque toutes évaporées, et par conséquent rendues stagnantes. L'air était si pestilentiel, dit le Boë, que les deux tiers des principaux habitans périrent. (Silvius le Boë. — Prax. Méd. Tract. X.)

Claghorn, dans son rapport sur les maladies de Minorque, décrit une maladie d'un caractère semblable, obstiné et par fois intraitable; mais il la regarde comme endémique, en cette île, produite par les effluves marécageux, de même que les autres fièvres bilieuses qui varient, chacune d'elles dans un degré relatif à la saison.

---

(1) Thomæ Bartholini historiarum anatomicarum rariorum.

Sir Jonh Pringle, en traitant des fièvres qui ravagèrent l'armée anglaise en Flandre, remarque : « que la fièvre rémittente était plus générale et plus fatale après l'extrême chaleur des étés, 1743 et 1747. » Le même écrivain, en parlant de la fièvre qui infecta les troupes campées près des inondations du Brabant Hollandais, en 1748, ajoute : « Dans la plus forte chaleur de l'air, et dans le fort de la maladie, la plupart des fièvres furent semblables au causus des anciens.

Il serait peut-être superflu de parler de l'île de Zéla, si mémorable par sa désastreuse influence sur l'armée anglaise, en 1809. Dans la lettre du docteur Blane, au médecin en chef, datée de Middlebourg, 3 octobre de cette année, et présentée au parlement en février 1810, nous trouvons le triste récit qui suit : « Il parait » d'après le dernier rapport général de la semaine, » que près des deux tiers de toute la force » numérique de l'armée est incapable de servir ; » la mortalité des trois dernières semaines s'est » élevée environ à mille individus ». Cette fièvre n'a jamais été regardée autrement que comme endémique dans l'île, affectant presque exclusivement les étrangers. Environ douze mille hommes furent renvoyés de Walcheren en Angleterre, les malades furent déposés dans les hôpitaux, mais la maladie ne se communiqua point aux individus qui étaient constamment en rapport avec eux, soit à bord des bâtimens de transport durant la tra-

versée, soit à terre après qu'on les eut débarqués. Le caractère malin de cette fièvre dérivait uniquement de l'atmosphère viciée de l'île ; ce fait notoire n'exige aucun autre explication ; on demandera si toutes ces maladies furent réellement la fièvre jaune? A cette question on répond que si elles ne le furent pas toutes au même degré, elles provinrent toutes des mêmes causes. Il est physiquement impossible qu'elles aient toutes conservé le même degré. La diversité d'action de la part des causes éloignées, la prédisposition de l'individu modifient le caractère des maladies en général et plus particulièrement celui des fièvres miasmatiques. Il est reconnu incontestablement que les fièvres ordinaires de ces mêmes lieux sont très-pernicieuses et qu'elles acquièrent une grande malignité de même que la fièvre jaune de notre contrée surpasse, sous ce rapport, la fièvre rémittente ordinaire.

Invoquons l'histoire civile de notre propre contrée, pour établir des preuves de l'origine indigène de cette pestilence bilieuse.. Nous avons établi en fait qu'elle est engendrée souvent dans des latitudes plus froides que la nôtre et les histoires coloniales de notre continent abondent en preuves sur sa nature vraiment indigène. Elles réclament toute notre attention attendu que n'ayant aucune hypothèse favorite à soutenir, et ne suivant la bannière d'aucun parti, elles présentent les faits purs et simples. Si ceux qui mentionnèrent les faits furent influencés

par quelque prévention, ils durent adopter l'hypothèse de la contagion, car dans ces temps elle passait pour une superstition populaire, ainsi que la croyance aux sorciers, aux esprits et à autres choses aussi dénuées de fondement.

Il est très-remarquable que les premiers rapports d'épidémies pestilentielles dans notre contrée ont été spécialement donnés par tous les historiens de ces temps, et qu'ils s'accordent tous sur les points principaux. Il est évident qu'à cette époque les épidémies furent si pestilentielles et si générales que chaque écrivain se fit un devoir scrupuleux d'en parler : les faits étaient si notoires et les conséquences si désastreuses que dans chaque colonie l'on en consacra le souvenir dans une histoire qui existe encore. Georges dans son histoire de la Nouvelle Angleterre, Hutchinson dans celle de Massachusetts, et Purchas dans ses voyages, de même que Smith, rappellent tous également les faits les plus remarquables des épidémies meurtrières qui commencèrent environ vers l'an 1607, et qui continuèrent environ treize à quatorze ans, au grand préjudice des colons, comme au découragement de ceux qui étaient disposés à émigrer dans le nouveau Monde. En 1607 et 1608 une compagnie d'anglais, établie dans l'état de Massachusetts, autorisée par des lettres patentes de Jacques I.er, fut entièrement ravagée par la maladie. Celle-ci fut appelée *calenture*, ou fièvre ardente, ancienne

dénomination synonimique de *causus*, et elle semble avoir ravagé toutes les colonies, dans son plus haut degré de force. Purchas dit : « Que le capitaine anglais Dormer, qui arriva en Amérique deux ans auparavant passa l'hiver 1618 —19 à Minichigan, établissement indien, situé sur les côtes du Nord : au mois de mai suivant, il navigua le long de la côte jusqu'à l'état de Virginie, et débarqua en divers endroits où il avait été, l'année d'auparavant. Il trouva plusieurs villes indiennes dépeuplées ; dans d'autres, quelques indigènes avaient survécu, mais aucun n'avait été exempt de la maladie. » Il ajoute : « La maladie était la peste, car j'apperçus les ulcères de ceux qui avaient échappé. »

— Dans la vie de Ferdinand Georges, par Belknap, on trouve un fait qui signale d'une manière remarquable le caractère de cette pestilence bilieuse, mais ce fait lutte victorieusement contre la doctrine de la contagion, qui ne respecte personne, qui n'épargne ni nation, ni sexe, ni condition, si ce n'est uniquement ceux qui se précautionnent contre son influence. « Ricard Vines et ses associés, dit l'historien, demeurèrent dans le pays parmi les indigènes durant toute l'épidémie, ils en furent tous exemptés, aucun d'eux n'eut la maladie. » Cette assertion n'annonce point une fièvre contagieuse et ne peut s'expliquer que par le pouvoir de l'habitude. Vines et ses compagnons (qui semblent avoir

été des coureurs de profession, étaient sans doute accoutumés à vivre dans une atmosphère contaminée, et par cela même étaient à l'abri de toute maladie).

M. Webster, dans son savant ouvrage sur la pestilence, cite un passage du *magnalia* de Massachussetts qui corrobore les narrations des historiens contemporains, et qui est beaucoup plus explicite sur le caractère des épidémies de ces temps. Gookin qui rapporte les faits déclare qu'il a conversé avec plusieurs naturels du pays qui ont échappé à cette fièvre mortelle, et que tous déclarent unanimement « que les malades mais plus particulièrement les morts étaient d'une couleur jaune remarquable. » Comme entr'eux ils ne comprenaient point leur langage, les indiens employaient la comparaison et pour rendre leur idée compréhensible, et la faire sentir aux étrangers qui les visitaient, ils leur présentaient différentes pièces de couleur jaune et par divers gestes s'efforçaient de transmettre aux autres leur impression.

Dans la chronologie de Prince, autre histoire d'une réputation méritée, nous trouvons un fait concluant, concernant la même fièvre ; il dit : « qu'elle se terminait par la mort par suite d'hémorragies qui avaient lieu surtout par le nez. »

Peut-il rester des doutes sur le caractère de cette maladie pestilentielle. Son évidence mani-

feste est fortifiée par les observations répétées des historiens de ces temps. Purchas attribue les traverses et les infortunes des premiers colons, en partie, à l'état extraordinaire de l'atmosphère qui n'était pas plus favorable au développement et à la vie du règne animal que végétal. Il déclare « que le mauvais air de Jamestown était la cause de la mortalité parmi les colons ». Cette connexion entre la rareté des vivres, et même la famine et la peste, marque à un certain période l'histoire de toutes les nations.

Le célèbre Smith, daus son ouvrage intitulé « *Histoire générale de la Virginie, Nouvelle-Angleterre et les îles du Sud, par le capitaine John Smith, gouverneur de ces contrées, et amiral de la Nouvelle-Angleterre, commençant en* 1548 *et finissant en* 1626 », ne laisse point d'équivoque sur ce sujet autant que peut le faire nn écrivain qui n'est point exclusivement versé dans la science de la médecine. Dans l'automne de 1622, l'état déplorable de cet établissement provenant du massacre mémorable des indiens au mois de mai de la même année, de la rareté des vivres, et de la dépopulation de la colonie par la fièvre pestilentielle causa un découragement général parmi ceux qui survécurent. Leurs plaintes étaient si fortes et si bien fondées, que toute l'énergie, toute l'adresse de leur intrépide capitaine fut nécessaire pour les réconcilier avec leur situation désespérante, en répliquant aux

plaintes de ses compagnons mécontens, après leur avoir énuméré les causes de leurs troubles il finit son discours pathétique en attribuant la pestilence qui a marqué d'une manière si fatale, à des causes élémentaires qui n'étaient ni étrangères ni controuvées. Voici ses propres expressions « Vous auriez pu aussi bien renoncer au royaume de la Grande-Bretagne, parce que son sol et ses marais sont insalubres et stériles. » Les plaintes de ces hommes qui avaient abandonné leur contrée natale et tout ce qui leur était cher, furent bien plus graves lorsqu'il fut manifeste que la maladie pestilentielle était un fléau indigène qui avait ravagé tous les établissemens et avait atteint les plus anciens habitans du pays. Hutchinson établit que « 30,000 indiens de la tribu de Machassusetts furent réduits à 300. » Purchas déclare que « ceux qui émigrérent de Virginie en 1619, 1620, 1621, s'élevèrent au nombre de 3570 sur 42 bâtimens de transport. Il en était resté 600 dans la colonie, ce qui fesait en tout 4170 : de ceux-ci 349 périrent dans le massacre de 1622, il en survécut 3821. En 1624 il n'en restait plus que 1800 en vie. » Parmi les causes déjà énumérées, il y en a une plus forte que toutes les autres pour rendre raison de la diminution des colons; c'est l'état pestiféré de l'atmosphère qui fournit uniquement la solution de ce fait qu'on ne peut combattre.

(*La Suite à la* 2.e *Livraison*).

GALERIE

Des Médecins les plus célèbres qui ont écrit sur la Fièvre jaune.

Benjamin RUSH.

Benjamin Rush, l'un des plus fermes soutiens de la médecine et de la liberté du Nouveau Monde, s'est placé au premier rang, parmi les défenseurs de la non-contagion de la Fièvre jaune. Des biographes ont avancé qu'à son lit de mort, le professeur américain avait désavoué tout ce qu'il avait écrit en faveur de la non-contagion, et pourtant David Ramsay son ami et son panégyriste, qui a recueilli les dernières paroles qu'il prononça à son heure suprême, ne parle point de cette étrange rétractation. Ce fut en 1794 que Rush publia son Rapport sur la fièvre jaune ou bilieuse rémittente qui avait régné à Philadelphie, l'année d'auparavant. (An account of bilious remitting yelow fever, as it appeared in the city of Philadelphia, in the year 1793). Dans la première édition de cet ouvrage, il comprit une foule d'observations intéressantes, recueillies durant l'épidémie de Philadelphie et de la Caroline. Son attention se dirigea plus particulièrement sur l'emploi des saignées abondantes et des purgatifs drastiques, dans le traitement de la maladie. Rush à cette époque, n'avait point encore une opinion bien formée sur la vraie nature de la

fièvre jaune ; dans une série de lettres qui lui sont adressées par le docteur Nathatiel Potter de Baltimore, son élève particulier, et qui commencent du 18 octobre 1793, au 4 juin 1797, on remarque une multitude de faits en faveur de la non-contagion, que le D. Potter appuye par toute la force de son raisonnement et par toutes les lumières de son expérience. Dans une lettre datée du 28 octobre, il rapporte les détails les plus minutieux sur toutes les circonstances liées à l'épidémie de la Caroline; sa lettre au docteur Rush finit par les mots suivans : « il est hors de doute que la fièvre jaune ait été engendrée par la putréfaction des matières qui sont répandues sur la surface de la terre, et que rien ne favorise davantage le développement de cette maladie, qu'un printemps humide, suivi d'un été sec et très-chaud : les vieux habitans de la contrée n'en ont jamais vu régner de semblable. Quel que soit le résultat des controverses agitées dans votre ville, sur la contagion de la fièvre jaune, l'épidémie de la Caroline n'a aucune apparence de contagion, sous quelques formes qu'on l'observe. La dissenterie est par une opinion vulgaire regardée comme contagieuse, à mon avis, elle ne doit pas plus être appelée contagieuse, que ne le sont les fièvres rémittentes ou intermittentes. Malgré la déférence que j'ai pour vos lumières et votre jugement, je ne puis croire qu'une fièvre quelconque provenant des décompositions végétales, soit contagieuse;

si vous admettez que toutes les fièvres provenant des effluves marécageux le sont, vous êtes forcé de reconnaître le même caractère aux fièvres rémittentes, intermittentes, à la dissenterie, etc., etc. ». Benjamin Rush, n'inséra point dans son ouvrage, cette partie de la correspondance de son élève, il regardait alors comme insoutenable la doctrine de la non-contagion; sa ferme croyance était que toutes les maladies provenant des miasmes marécageux étaient contagieuses. En juin 1797, dans sa réponse au docteur Potter, il déclara qu'il fallait employer le mot de *contagion*, comme synonime d'*infection atmosphérique*.

Ce fut le 30 novembre 1797, que l'opinion de la non-contagion appuyée sur des faits évidens et nombreux, fut énoncée dans la gazette fédérative de Philadelphie; cet énoncé fut suivi d'une protestation contre toutes les mesures sanitaires prises jusqu'alors contre la fièvre jaune. Rush, frappé des preuves convaincantes fournies par ses adversaires, s'appliqua dès lors à rechercher les véritables causes de l'origine et du développement de cette maladie. Quelques années après, dans les cours publics, il proclama la doctrine qu'il avait combattue si long-temps; des considérations particulières, comme on l'a prétendu, ne le portèrent point alors à changer d'opinion sur la fièvre jaune. Placé au premier rang parmi les soutiens de l'indépendance américaine, fondateur du collége de Dickson en

Pensylvanie, du Dispensaire à Philadelphie, Rush étendait partout l'influence de ses talens, de son caractère et de son ardent civisme. Celui qui rendit à sa patrie des services nombreux et signalés, fut outragé par d'odieuses calomnies vers la fin de sa carrière; une piété profonde, un amour ardent de la liberté, une passion fervente pour la lecture des livres ascétiques, un goût prononcé pour la culture des sciences physiques s'associaient également, avec une parfaite harmonie, dans cet homme extraordinaire. Flambeau de l'Université de Philadelphie, Rush a guidé dans la carrière médicale et encouragé les études de plus de 2500 étudians (1).

David Ramsay, Samuel Mitchill, Guillaume Staughton, ont donné des détails pleins d'intérêt sur la vie et les ouvrages de cet illustre médecin. Notre but dans cette courte notice, n'a été que de combattre l'erreur de ceux qui soutiennent la versatilité d'opinion de Benjamin Rush, et qui le blâment et l'accusent d'avoir cédé pendant sa vie à des considérations particulières et de s'être déclaré par leur influence, l'un des plus ardens défenseurs de la non-contagion de la fièvre jaune.

---

(1) An eulogium upon Benjamin Rush, M. Professor, writen at the request of the medical society of south-Carolina. By David Ramsay, M. D. Philadelphia, 1813.

BIBLIOGRAPHIE.

— Extracto de la obra sobre la fièvre amarilla etc. Abrégé de l'ouvrage du D. Don Mariano Lafuente, sur la fièvre jaune, fait par l'auteur lui-même, avec des additions par le docteur Don Mariano Lagasca. (Madrid, 1821).

— La fièvre amarilla, obra d'Alfonso de Maria. (Cadix, 1820).

— Manuel préservatif et curatif de la Peste, suivi d'un précis sur la fièvre jaune; par M. Martin de St.-Genis, D. M. M., (brochure *in*-8.° Lyon, 1822).

— Deuxième Mémoire présenté au Roi, en son Conseil des ministres et aux Chambres, par M. Jean Deveze, médecin du Roi. (Paris, 1822).

— Méthode de traitement, employé dans la fièvre jaune, depuis 1804 jusques en 1821 : par M. Raoul de Champmanoir, (Nouvelle Orléans, 1821, broc. *in*.-8.°).

— Éléments of medical logic, illustrated by practical proofs aud examples; ineluding a statement of the evidence respecting the contagions nature of the yellow fever. By Gilbert Blane. Bart. F. R. S. (London, 1820).

— Dissertation sur le Typhus amaril ou maladie de Barcelone, improprement appelée fièvre jaune; par J. A. Rochoux, D. M. P. (Paris, 1822).

— Rapport présenté à son excellence le Ministre Secrétaire d'État, au département de l'Intérieur, par la Commission médicale envoyée à Barcelone; I.re partie. (Paris, 1822).

— An account of the jellow fever, wich appeared in the city of Philadelphia, in the summer aud autumn of 1820, with some observations on that disease. Read before the academy of medicine, by Samuel Jackson, D. M., President of the board of Health. (Philadelphia, 1821).

— Mémoire sur la nature de la fièvre qui a régné à Baltimore, par M. Chattard, correspondant de la Société royale de Médecine de Marseille.

— Refutaccion del parecer oficial que los sennores facultativos de la Comision francesa dieron al gobierno superior politico de catalunâ sobre el origen y caracter de la enfermedad que ha reinado en Barcelona; por el D.r D. Ignacio Porta..... medico.....

— Reflecsiones filosofico-medicas acerca el no-contagio de la calentura que se ha padecido en esta capital, durante los cinco ùltimos meses del anô pasado : por el D.r D. R. Duran.

— Historia de la calentura que se padeciò en Barcelona, en el anô de 1821. Desde primeros de agosto hasta ultimos de Noviembre : por D. Buenaventura Sahuc, medico de lhospital general.

— De la Peste d'Orient et de la fièvre jaune, par M. Balme, Doct. Méd. (Lyon, Juillet 1822).

ERRATA.

Page 4 ligne 28, au lieu de spasmodiques, *lisez* : sporadiques. Pag. 6 lig. 22, au lieu de in eis, *lisez* : iners. Pag. 10 lig. 26, au lieu de Malyrat, *lisez* : Malgrat. Pag. 16 lig. 27, au lieu de masse, *lisez* : mare. Pag. 17 lig. 7, au lieu de des, *lisez* : de. Pag. 22 lig. 16, au lieu de Merce, *lisez* : Merced. Pag. 34 lig. 1, au lieu de a, *lisez* : ont. Id. lig. 9, au lieu de de, *lisez* : des. Pag. 47 lig. 11 et 12, au lieu de de hier, *lisez* : d'hier. Pag. 51 lig. 7, au lieu de qu'il, *lisez* : qu'ils.

